



Johan Huizinga et L'Automne du Moyen Âge (1919) : écrire une représentation de l'Europe

Jean-Baptiste Delzant

► To cite this version:

Jean-Baptiste Delzant. Johan Huizinga et L'Automne du Moyen Âge (1919) : écrire une représentation de l'Europe. *Historiens d'Europe, historiens de l'Europe. Actes du colloque de Florence (25-28 février 2016)*, Feb 2016, Florence, Italie. pp.181-208. halshs-01791895

HAL Id: halshs-01791895

<https://shs.hal.science/halshs-01791895>

Submitted on 1 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Johan Huizinga et *L'Automne du Moyen Âge* (1919) :
écrire une représentation de l'Europe¹

Jean-Baptiste Delzant
Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France.

N. B. : Cette étude est issue du colloque « Historiens d'Europe, historiens de l'Europe », organisé par Denis Crouzet à la Villa Finaly, à Florence, du 25 au 28 février 2016.

Il s'agissait du colloque de mi-parcours de l'axe 3 (« L'humanisme européen ou la construction d'une Europe "pour soi", entre affirmation et crise identitaire ») du Labex EHNE – Écrire une nouvelle histoire de l'Europe –.

Les actes ont été publiés par Champ Vallon en 2017, dans la collection Époques. On y trouvera la contribution sur Johan Huizinga aux pages 181-208.

Le texte mis en ligne sur HAL-SHS est présenté sous une forme antérieure à celle de la mise en page opérée par l'éditeur. Les numéros en italique entre crochets renvoient à la pagination à l'intérieur du volume. La numérotation des notes de bas de page est donnée ici de façon continue, quand elle recommence à chaque page dans les actes publiés.

[p. 181] Johan Huizinga conclut l'essai qui devait être l'un de ses derniers ouvrages par une liste de mots. *Civilitas*, *urbanitas*, *liberalis* et *humanitas* étaient les notions essentielles qu'une nouvelle époque, annoncée par la défaite prochaine des forces de l'Axe, allait devoir réhabiliter afin que la culture ne disparût pas à jamais dans le néant où les totalitarismes avaient tenté de la précipiter². Il importait de redonner leur force à ces concepts « traînés dans la boue par les faux prophètes de l'heure » bien qu'ils aient nourri l'humanisme, c'est-à-dire « ce qui est le plus cher à l'homme en tant qu'homme »³. L'humanisme avait contribué à façonner la culture européenne, une culture qui procédait

¹ Nous tenons à remercier chaleureusement Denis Crouzet qui nous a accordé sa confiance. Avec patience et générosité, il nous a associé à la belle entreprise dont témoignent les actes du colloque. Nous remercions également Marc Boone qui nous a indiqué de nouvelles pistes de réflexion lors de discussions à Florence, ainsi que Pascal Vuillemin dont les suggestions ont grandement amélioré notre texte.

Une bibliographie détaillée des ouvrages et textes utilisés figure à la fin de la contribution.

² *À l'aube de la paix. Études sur les chances de rétablissement de notre civilisation* (1^{re} éd. : *Geschonden Wereld. Een beschouwing over de kansen op herstel van onze beschaving*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1945), Amsterdam, Anvers, Panthéon, 1945, p. 170-176. Le texte fut composé en 1943 mais parut de façon posthume. Le titre français visait sans doute à donner une coloration optimiste à un essai dont le fond était fort sombre. *Geschonden Wereld* pourrait se traduire par « un monde abîmé » ou « un monde bafoué ».

³ *Ibid.*, p. 170 et p. 175.

directement de celle qui s'était élaborée au Moyen Âge, en France, en Italie, en Angleterre et dans les pays allemands⁴.

Humanisme et espace européen retiennent fréquemment l'attention du savant néerlandais. Ils furent étudiés spécifiquement ou simplement mentionnés, dans une perspective historique – Huizinga publia une biographie d'Érasme en 1924 –, ou une optique éthique, morale et politique – il consacra de multiples articles, essais et discours à son propre temps et à l'espace où il vivait –. Mais si l'histoire du Moyen Âge et de la première modernité, celle des Pays-Bas en premier lieu, occupa une place importante dans ses activités scientifiques, elle ne le tint pas à l'écart des terrains variés, parfois exotiques, où l'entraînaient sa curiosité et son érudition. Il commença sa carrière au cours des années 1890 comme linguiste spécialiste du sanskrit et du théâtre védique, enseigna l'histoire culturelle des Indes en 1903, puis se consacra à l'histoire de la Haarlem médiévale dont, en 1911, il publia un [p. 182] important corpus juridique⁵. Durant le demi-siècle que dura sa carrière, il composa une œuvre protéiforme dans laquelle il embrassa encore, notamment, la culture et la peinture des Pays-Bas au Siècle d'Or (1932-1933)⁶ et proposa une lecture anthropologique des relations humaines à la lumière du concept de jeu. Paru en 1938, *Homo ludens*, l'essai qui exposa de façon systématique l'approche selon laquelle « la civilisation humaine s'annonce et se développe au sein du jeu, en tant que jeu », reste l'un des piliers de sa postérité⁷.

⁴ *Ibid.*, p. 37-47.

⁵ La thèse qu'il fit paraître en 1897 portait sur la figure du *vidûshaka*, bouffon de cour du théâtre classique hindou. Sur ces éléments biographiques, Boone, Marc, « L'Automne du Moyen Âge : Johan Huizinga et Henri Pirenne ou "plusieurs vérités pour la même chose" », dans Paola Moreno et Giovanni Palumbo (textes édités par), *Autour du XV^e siècle. Journées d'étude en l'honneur d'Alberto Varvaro*, Genève, Droz, 2008, p. 31-35.

⁶ Il prononça trois conférences sur ce thème en janvier 1932, à Cologne. Elles furent publiées pour la première fois en allemand, en 1933. Nous les avons consultées dans une traduction italienne notamment disponible dans : Huizinga, Johan, *Le Immagini della storia. Scritti 1905-1941*, dir. Wietse de Boer, Turin, Einaudi, 1993, p. 257-357 : « La civiltà olandese del Seicento ».

⁷ Le livre est paru en France en 1951, sur la base du texte remanié par Huizinga en 1940. *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1988, p. 11 pour la citation extraite de l'avant-propos. Pour quelques éléments sur l'inscription de l'anthropologie du jeu proposée par *Homo Ludens* parmi les préoccupations de Huizinga, en lien avec *In de schaduw van morgen* (littéralement *Dans l'ombre de demain*, paru en 1935, traduit en français en 1939 sous le nom d'*Incertitudes*) et *Geschonden Wereld* (1945) : Di Filippo, Laurent, « Contextualiser les théories du jeu de Johan Huizinga et Roger Caillois », *Questions de communication*, n°25, 2014, p. 281-308. Thierry Wendling souligne qu'*Homo ludens*, ouvrage d'« anthropologie générale », eut un impact décisif sur la réflexion portée après lui sur le jeu, et notamment sur la pensée de Roger Caillois. Il fait également référence à *L'Automne du Moyen Âge* mais donne l'année 1938 comme date de la première traduction française, au lieu de 1932. Wendling, Thierry, « Graines de jeux dans les parterres du Collège de Sociologie », *Anamnèse. Revue des auteurs disparus*, n°8 : *Le Collège de Sociologie*, 2013, p. 211-212.

Nous ne retenons ici qu'un exemple des multiples échos qu'eut le livre de 1938. L'une des premières revues scientifiques périodiques ayant adopté une approche globale du phénomène ludique

L'Europe était pour Johan Huizinga un objet historique qu'il étudiait, aussi bien qu'une entité géographique, culturelle et politique, où il agissait. De contours flous et changeants, elle apparaît d'abord dans ses écrits comme un regroupement d'hommes dont la cohésion est assurée par la circulation des personnes, des biens et des idées, ainsi que par le partage d'une culture. De celle-ci, le savant néerlandais écrivait en 1943 que le concept était largement indéterminé – comme l'était pour lui toute notion tentant de rendre compte de la complexité des sociétés humaines – mais qu'il devait y recourir en l'absence de meilleur mot⁸. Huit ans auparavant, il avait déjà affirmé [p. 183] qu'« une définition [de la culture] qui [aurait] épuis[é] la question, c'est-à-dire qui [se serait appliquée] à tout ce que le vocable renferm[ait], [était] à peine possible »⁹. Seuls « certains traits primordiaux nécessaires pour constituer le phénomène qu'on appelle culture » pouvaient être identifiés¹⁰. Le professeur de Leyde en dénombrait trois : un rapport équilibré entre les valeurs spirituelles et matérielles, tout d'abord, une aspiration collective dépassant les individus et les groupes, ensuite, la

fut baptisée *Homo ludens. Der spielende Mensch*. Elle fut publiée entre 1991 et 2000 par l'Institut für Spielforschung und Spielpädagogik de l'Universität Mozarteum de Salzburg. Ortalli, Gherardo, « Riviste e ludicità / Learned journals and ludicity », *Ludica. Annali di storia e civiltà del gioco*, n°9, 2003, p. 7-8.

⁸ Huizinga recommandait un usage pragmatique et élargi des notions de culture et de civilisation, dont les définitions ne pouvaient être que fuyantes : « Nous le savons d'avance : ces termes [de phénomène de civilisation] paraîtront défectueux et la notion qu'ils recouvrent, instable. Une fois pour toutes, pour désigner les concepts généraux de la société humaine, les abstractions ne peuvent avoir la précision de la pensée scientifique. Notre appareil logique est un instrument imparfait. Le mot, ce secours à nous indispensable tend toujours à nous abuser par une belle apparence de vérité directe, et plus l'équilibre des temps se trouve violemment ébranlé, plus grand est le danger du verbiage, alibi de la sagesse. Notre exposé restera aussi simple que possible. À d'autres, les profondeurs abstraites : je les leur abandonne volontiers. » Il ajoutait plus loin : « Nous ne cessons de nous heurter à cette indétermination complète du concept de culture, concept dont les époques en cause n'avaient elles-mêmes encore guère conscience. Il y a là un dilemme et une impasse. Il ne sied pas de parler d'une civilisation médiévo-occidentale ou latino-chrétienne, car cette civilisation se diversifie dans chacun des pays qu'elle englobe [...]. Nous nous attaquons à la tradition du passé à l'aide d'un concept qui, en définitive, ne répond pas aux exigences requises d'un bon concept bien établi ; force nous est de recourir à un terme qui tire sa seule efficacité du fait que nous n'en possédons pas de meilleur, d'une échelle de mesure qui n'est point une échelle et n'est point mesurable. » (*À l'aube de la paix, op. cit.*, p. 10 et p. 36.)

⁹ *Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*, Paris, Librairie Médicis, 1939 (1^{re} éd. néerlandaise : 1935), p. 39. Dans ses écrits comme dans ses conférences, Huizinga se souciait de l'étymologie et de l'histoire des notions qu'il utilisait. Il pointait les problèmes liés à leur traduction dans les langues qu'il connaissait et soulignait les emprunts lexicaux auxquels celles-ci se livraient. Il notait ainsi que le « bon vieux mot hollandais *beschaving* (civilisation) » avait cédé la place à celui de *cultuur* « plus distingué », à la fin du XIX^e siècle. *Ibid.*, p. 38. Pour Huizinga, seuls le français et l'anglais britannique ne permettaient pas que le mot *culture* se substituât « franchement » à celui de *civilisation*. Langues scientifiques anciennes et riches, ils n'auraient pas ressenti le même besoin de puiser « aux sources de la linguistique allemande » que les autres langues européennes. *Ibid.*, p. 39. Huizinga consacra encore le premier chapitre de son essai de 1943 à la « terminologie du phénomène de civilisation » (*À l'aube de la paix, op. cit.*, p. 11-24).

¹⁰ *Incertitudes, op. cit.*, p. 39-40.

maîtrise d'une nature entendue dans le double sens de l'environnement naturel et de l'instinct humain, enfin, une maîtrise devant se traduire par le respect de normes¹¹. Poser ces « conditions fondamentales » permettait à Huizinga de fonder en raison son diagnostic sur la profondeur angoissante de la crise qui menaçait l'existence même de la culture au milieu des années 1930.

Les éléments que nous esquisserons reposent sur la définition de l'Europe tout juste évoquée, large, à double niveau. Ils tenteront de l'étoffer. Mais pour simple, trop simple, qu'elle soit, nous ne saurions en faire le sentier nous permettant de parcourir le foisonnement bariolé qu'est la production de Huizinga¹². Le traitement qui assurerait à cet auteur sa juste place au sein du programme « Écrire une histoire nouvelle de l'Europe » – et, plus particulièrement, de son axe « L'humanisme européen » – requerrait une analyse d'une étendue et une profondeur hors de notre portée. Nous ne sommes, en effet, pas néerlandophone et les recherches que nous menons en histoire médiévale ne portent pas sur les espaces franco-bourguignons mais sur les villes italiennes. Pour répondre à l'aimable invitation qui nous a été faite, dans le cadre des échanges dont le présent volume est un des témoignages, nous ne pouvons partir que de notre champ d'études. Extérieur au premier xx^e siècle de Huizinga, il reste éloigné du terrain de sa vie comme de celui de ses recherches. Aussi les quelques remarques que nous proposons porteront-elles d'abord sur l'ouvrage classique qu'est devenu *L'Automne du Moyen Âge*. Les perspectives seront ensuite élargies – dans les limites qu'imposent la traduction [p. 184] et dont nous ne sommes que trop conscient¹³ – grâce à des textes de l'auteur disponibles en français, en italien et en anglais.

¹¹ *Ibid.*, p. 40-50. L'association de ces trois conditions autorisait Huizinga à proposer, au sein de son essai de 1935, selon ses propres termes, « une définition approximative » de la culture : « Il y a culture, quand la domination de la nature dans le domaine matériel, moral et spirituel, maintient dans une société un état plus élevé et meilleur que ne le comportent les conditions naturelles données, avec, comme caractéristiques, un équilibre harmonieux de valeurs spirituelles et matérielles ainsi qu'un idéal déterminé et plus ou moins homogène vers lequel tendent les activités diverses de la collectivité. » *Ibid.*, p. 45-46.

¹² Les œuvres complètes de Huizinga ne composent pas moins de neuf volumes auxquels il convient d'ajouter les trois de sa correspondance. *Verzamelde Werken*, Leendert Brummel, Willem Rudolf Juynboll, Theodor Jakob Gottlieb Locher (dir.), 9 vol., Haarlem, Tjeenk Willink, 1948-1953 ; *Briefwisseling*, Léon Hanssen, Wessel E. Krul, Anton Van der Lem (dir.), 3 vol., Utrecht, Anvers, Veen, Tjeenk Willink, 1989-1991.

¹³ Pour le lecteur non néerlandophone, les questions de la traduction de l'œuvre de Huizinga se posent à deux niveaux. Le premier est celui de la date d'élaboration des traductions aujourd'hui disponibles, quand bien des éditions en langue étrangère reprennent le produit d'entreprises anciennes de qualités inégales. Il fallut par exemple attendre 1996 pour qu'une traduction anglaise intégrale de *L'Automne du Moyen Âge* fût disponible. Le texte diffusé auparavant datait de 1924, il s'agissait d'une version simplifiée qui amputait d'un tiers le livre de 1919. Les problèmes ne furent cependant pas tous résolus. Walter Simons émit un avis très dur sur l'édition que donnèrent les presses universitaires de Chicago

Une première série d'observations concernera donc le traitement de certains des thèmes et notions développés au fil de *L'Automne du Moyen Âge*. Il permit qu'une lecture dilatée ait été et soit encore faite de l'œuvre qui, sous-titrée en 1919 « étude sur les formes de la vie et la pensée aux XIV^e et XV^e siècles, en France et aux Pays-Bas »¹⁴, devint une clef pour l'interprétation de toute une période de l'histoire européenne. Un deuxième ensemble de considérations soulignera des conceptions de l'Europe que Huizinga exposa par la suite, en lien avec ses essais, son engagement dans la coopération intellectuelle internationale et les mouvements pour la paix, autour de la Société des Nations. Elles pourraient déjà avoir soutenu le *Herfsttij der middeleeuwen* et auraient favorisé son interprétation étendue. Mais une telle piste ne sera suggérée qu'avec la plus grande circonspection, tant est grand le danger de l'illusion rétrospective. Une troisième et dernière séquence, plus brève, s'attachera à certains des procédés d'écriture de Huizinga – la comparaison entre différents espaces et le recours conjoint aux textes et aux images – grâce auxquels la représentation d'une Europe unie se forme dans l'esprit du lecteur.

*

L'Automne du Moyen Âge se présentait comme une enquête sur la France du Nord et les territoires bourguignons. Elle s'appuyait sur leurs écrivains, chroniqueurs, poètes, auteurs de traités et de sermons, et leurs artistes, peintres et sculpteurs, pour offrir un vaste panorama des représentations du temps. En 1925, Édouard Jordan donna à la *Revue d'histoire de l'Église de France* une recension de l'œuvre qu'il avait lue dans la première traduction allemande parue l'année précédente. Il indiqua qu'il s'agissait, « sous [p. 185] un titre un peu énigmatique », de l'étude « d'une partie des conceptions et des sentiments sur lesquels a[vait] vécu la société franco-flamande des XIV^e et XV^e siècles [...], une partie [seulement] car il s'en

au milieu des années 1990. Il la qualifia d'« agglomérat de plusieurs autres versions, la majeure partie du texte et sans doute toutes les notes paraissant inspirées de la traduction allemande de 1924 et reprenant beaucoup de ses erreurs [...] ». Elle n'aurait que des liens « ténus » avec l'édition néerlandaise originale. Simons, Walter, « Johan Huizinga, *The Autumn of the Middle Ages*. Trans. Rodney J. Payton and Ulrich Mammitzsch, Chicago, University of Chicago Press, 1996 », *Speculum*, vol. 72, n°2, avril 1997, p. 488 et p. 490.

Le second niveau d'interrogations suscitées par la traduction est celui, classique, de la non-équivalence des concepts d'une langue à l'autre et des évolutions de leurs usages dans le temps. Les éléments évoqués (*supra*, note 9) autour des mots *culture* et *civilisation* soulignent l'intérêt que portait Huizinga à ce type de réflexion.

¹⁴ *Herfsttij der middeleeuwen. Studie over levens-en gedachtenvormen der XIV^{de} en XV^{de} eeuw in Frankrijk en de Nederlanden*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1919. Pour notre contribution, nous utilisons l'édition suivante : *L'Automne du Moyen Âge*, précédé d'un entretien avec Jacques Le Goff, Paris, Payot & Rivage, 2002. Nous la citerons désormais sous la forme *L'Automne du Moyen Âge*. La traduction due à Julia Bastin est celle de la première édition française : *Le Déclin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1932.

fa[llait], selon lui, que le livre [fût] complet »¹⁵. Le livre n'en était pas moins « d'une grande richesse » et « très importan[t] », il était de ceux « qui instruisent et font penser »¹⁶. En dépit de la localisation que lui donna Huizinga, le tableau brossé par le *Herfsttij* vit fréquemment son cadre élargi à l'ensemble de l'Europe. L'étroitesse du groupe social que, par un effet de sources, la plupart des textes littéraires retenus par le savant lui permettaient d'observer, passa elle aussi à l'arrière-plan.

Cette ouverture des perspectives était en germe dans l'ouvrage et dans ce que Marc Bloch considérait être « une lacune vraiment grave » de sa démarche. Le médiéviste français s'était pourtant enthousiasmé de sa lecture. En 1928, à l'occasion de la parution de la seconde édition allemande, il en rédigea un compte rendu qui pointait les apports d'un « livre capital », de l'« un des ouvrages d'histoire les plus originaux et les plus suggestifs qui aient depuis longtemps été écrits »¹⁷. Il le considérait comme une « étude de psychologie, psychologie collective bien entendu », et voyait en lui une « enquête très large permettant de reconstituer les tendances psychiques caractéristiques de la civilisation franco-néerlandaise »¹⁸. Il exprimait ensuite quelques réserves, soulignant en particulier un aspect méthodologique :

Il est sans cesse question de la société du temps comme si elle était une, ou peu s'en faut ; peut-on cependant concevoir une psychologie collective, qui ne fasse aucune différence entre les classes sociales ?¹⁹

Il est clair que l'identification de pratiques, représentations, valeurs ou croyances propres à des groupes sociaux clairement distingués n'a pas été l'objectif premier de Huizinga. Bien qu'il ait différencié à plusieurs reprises ce qui ressortait du « peuple » ou des « masses » de ce qui caractérisait les princes et les « grands seigneurs »²⁰, il ne posait pas ses problèmes en vue de l'analyse sociologique du monde qu'il observait mais plaçait ses conclusions au niveau général de « la culture franco-bourguignonne »²¹. Il considérait [p. 186] pour ce faire un

¹⁵ Jordan, Édouard, « Johan Huizinga. *Herbst des Mittelalters. Studien über Lebens- und Geistesformen des 14. und 15. Jahrhunderts in Frankreich und in den Niederlanden*, trad. allemande de T. Jolles Mönckeberg, Munich, Drei Masken Verlag, 1924 », *Revue de l'histoire de l'Église de France*, t. XI, n°53, 1925, p. 533.

¹⁶ *Ibid.*, p. 537.

¹⁷ Bloch, Marc, « J. Huizinga, *Herbst des Mittelalters. Studien über Lebens- und Geistesformen des 14. und 15. Jahrhunderts in Frankreich und in den Niederlanden*, Munich, Drei-Masken-Verlag, 1928 », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, VII, 1928, p. 33 et p. 35.

¹⁸ *Ibid.*, p. 33-34.

¹⁹ *Ibid.*, p. 35.

²⁰ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., notamment dans le chapitre XIII : « Types de vies religieuses », p. 269-289, par exemple p. 269 et p. 272-273 pour les termes entre guillemets.

²¹ *Ibid.* Pour quelques occurrences de l'expression, voir p. 375 ou encore p. 383 : « La culture franco-bourguignonne de la fin du Moyen Âge est une culture dans laquelle la magnificence tend à étouffer la beauté. »

espace culturel – ou civilisationnel²² – coïncidant avec l'étendue discontinue d'un corpus documentaire aussi vaste que bigarré, et correspondant à une aire géographique aux contours estompés, affranchie des frontières nationales contemporaines dont la fin de la Première guerre mondiale venait tout juste de souligner l'arbitraire et la mutabilité. Jacques Le Goff le souligna :

Le Moyen Âge de Johan Huizinga n'est pas situé, bien que le sous-titre néerlandais cite la France et les Pays-Bas. Or, la véritable unité culturelle du XV^e siècle, c'est la chrétienté²³.

Il précisa en retour :

Et dans cette quête d'une histoire des profondeurs, il faut bien voir comment une même culture, avec toutes ses souffrances, se révèle dans une extraordinaire diversité. [...] Huizinga met en scène une certaine expérience historique, celle des pays entre Rhin et Seine ; et elle ne recouvre pas exactement l'expérience historique de la chrétienté tout entière²⁴.

Le refus d'enclore la pensée à l'œuvre dans le *Herfsttij* à l'intérieur de limites géographiques strictes n'était pas formulé. Il apparaissait à travers l'emploi d'expressions générales telles que « la piété fortement colorée du Moyen Âge », « les esprits du Moyen Âge » ou de façon plus synthétique encore, « les hommes » voire « l'homme du Moyen Âge »²⁵. Le terme de la période médiévale devenait parfois l'objet de l'attention, en tant que

²² Les termes *civilisation* et *culture* paraissent fréquemment interchangeables dans le livre, dans la traduction française tout au moins. L'historien avait pris position dans le débat qui se forma autour du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, dont les deux parties parurent successivement en 1918 et 1922. Les notions de *culture* et *civilisation* y étaient opposées, ce à quoi le Néerlandais niait toute pertinence scientifique réelle sur le fond. Il le faisait en raison de l'indétermination des concepts (voir *supra*, note 8) mais aussi, plus profondément nous semble-t-il, à cause de la vision pessimiste que Spengler développait à partir de cette opposition, et que Huizinga refusait. En 1935, celui-ci résumait ainsi les thèses de celui-là : « L'avenir appartient-il à une mécanisation toujours croissante de la société d'après des normes exclusives d'utilité et de puissance ? Telle est l'opinion d'Oswald Spengler lorsqu'il écrivait, comme stade ultime d'une *Kultur* arrivée à la décrépitude, une période de *Zivilisation* où toutes les valeurs vivantes et organisées de la période précédente seraient remplacées par un contrôle exact des moyens de puissance et par la réalisation froidement calculée de l'effet cherché. Que l'application de ces moyens mène une société à la décadence, il n'hésite pas dans son pessimisme à l'affirmer. Pour lui, c'est là le sort fatal de toute culture. » (*Incertitudes*, *op. cit.*, p. 214). En 1943, Huizinga revint sur cette question : l'opposition *Kultur* et *Zivilisation*, en dépit d'« un accueil si enthousiaste qu'elle fut reçue plus ou moins officiellement en Allemagne » et du « succès d'admiration d'abord si largement remporté par Spengler » était « tout bien pesé, moins neuve et moins congrue qu'elle l'avait d'abord paru, à l'époque, aux nombreux lecteurs de Spengler, sous l'effet d'une démonstration brillante, hardie et déconcertante ». Car selon lui : « Spengler s'est mépris en opposant "civilisation" à "culture" comme le plus humble au plus élevé. Civilisation se rapporte à l'homme en tant que citoyen, en tant que soumis aux impératifs et aux sanctions d'un même droit, l'homme devenu conscient de sa pleine dignité. Il évoque l'ordre, la loi et le droit, et exclut la barbarie. » (*À l'aube de la paix*, *op. cit.*, p. 20-21).

²³ Le Goff, Jacques, « À propos de *L'Automne du Moyen Âge* : entretien avec Claude Mettra », dans *L'Automne du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 21. L'entretien figura dans la nouvelle édition du texte en 1975.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *L'Automne du Moyen Âge*, *op. cit.*, par exemple p. 307 (« la piété »), p. 321 (« les esprits »), p. 327 (« l'homme »), p. 362 (« les hommes »).

période spécifique dont les marques distinctives devaient être trouvées. Huizinga écrivit qu'« [a]ucune autre époque que le Moyen Âge à son déclin n'[avait] donné autant d'accent et de pathos à l'idée de la mort », il évoqua la « cristallisation de la pensée en images, qui [était] caractéristique de la [p. 187] fin du Moyen Âge » ou « la cruelle compassion et la sanglante tendresse où [celle-ci] se complaisait »²⁶. Pour bien des scènes, l'auteur anima le théâtre de ses personnages sans camper de nouveau un décor franco-bourguignon. L'adjectif était alors tantôt sous-entendu, tantôt inopportun car l'action débordait de toutes parts la toile de fond qu'il constituait. Lorsque la traduction française du *Herfsttij* parut en 1932, la maison d'édition Payot choisit de lui donner pour seul titre *Le Déclin du Moyen Âge*, effaçant le sous-titre d'origine et, partant, le cadre spatio-temporel posé par Huizinga²⁷.

Une Europe floue quant à ses contours mais homogène quant à sa culture sembla s'imposer à la plume du professeur d'histoire de Leyde, à la fin des années 1910. Elle s'imposa à l'esprit de nombre des lecteurs qui se succédèrent jusqu'à aujourd'hui. Denis de Rougemont fut l'un d'eux. Figure importante du milieu intellectuel de l'entre-deux-guerres, il utilisa *L'Automne du Moyen Âge* pour écrire *L'Amour et l'Occident*, son œuvre-maîtresse parue en 1939. Deux des chapitres de son livre cinquième reprenaient des passages entiers de l'ouvrage de Huizinga, cités entre guillemets et insérés dans le corps du texte. Ils traitaient respectivement, pour l'Occident médiéval, de la place de « la chevalerie, loi de l'amour et de la guerre », et des tournois, qualifiés de « mythe en acte » où « s'op[érait] la synthèse à peu près parfaite des instincts érotiques et guerriers et de la règle courtoise idéale »²⁸. Une note élogieuse annonçait que les emprunts, abondants, provenaient d'un « ouvrage admirable par son information autant que par l'intelligence et la fécondité de ses vues critiques [qui] renouvel[ait] notre conception du Moyen Âge »²⁹. L'usage de Huizinga par Rougemont souligne l'écho que put recevoir le savant néerlandais au-delà du cercle des médiévistes. Le 29 novembre 1938, le lettré suisse présenta devant le Collège de Sociologie de Georges

²⁶ *Ibid.*, respectivement p. 211, 231 et 227.

²⁷ *Le Déclin du Moyen Âge*, préface de Gabriel Hanotaux, Payot, Paris, 1932.

²⁸ Rougemont, Denis de, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 2006, p. 268-274. On trouve ailleurs dans l'ouvrage (livre II, chap. 8, p. 101-102 ; livre IV, chap. 5, p. 205 ; Appendices, §2, p. 354-355) des paragraphes cités littéralement d'après *L'Automne du Moyen Âge* et clairement présentés comme tels.

²⁹ *Ibid.*, p. 268. Voici le texte complet de la note : « *Le Déclin du Moyen Âge* par J. Huizinga. Cet ouvrage admirable par son information autant que par l'intelligence et la fécondité de ses vues critiques renouvelle notre conception du Moyen Âge en nous faisant pénétrer par mille chemins dans la vie quotidienne des bourgeois et des nobles de l'époque. Les passages entre guillemets de ce chapitre et du suivant sont des citations de la traduction française (Paris, 1932). »

Bataille et Roger Caillois, à Paris, le livre V de *L'Amour et l'Occident*³⁰. Le texte de l'intervention n'a pas été conservé mais, au vu de l'importance de Huizinga dans deux de onze chapitres constituant la cinquième partie de l'étude, il est plus que [p. 188] vraisemblable que le professeur de Leyde, « l'un des meilleurs historiens des mœurs médiévales » selon Rougemont³¹, ait été cité.

Les XIV^e et XV^e siècles se seraient complus dans « [une] cruelle compassion et [une] sanglante tendresse ». Cette expression que nous avons déjà citée³² jouit d'une certaine notoriété. Elle retient notre attention un instant encore car elle participe de thèmes grâce auxquels une histoire de l'Europe s'écrivit au XX^e siècle – et s'écrit encore –, autour de l'imaginaire d'un passé commun où saillit le Moyen Âge finissant. D'une structure binaire appuyée, la formule met en parallèle des groupes nominaux offrant chacun un oxymore. Elle appartient pleinement à l'écriture historique littéraire esthétisante à laquelle Huizinga s'adonnait. Adroitement gravée, elle est également un des coins dont l'historien marqua l'époque médiévale qu'il refaçonna, après en avoir cherché une perception intuitive, une « sensation historique » nécessaire à sa compréhension³³. L'un des traits spécifiques du temps, ressenti puis dégagé par Huizinga, l'une des marques qu'il apposa à la période, était sa forte expressivité émotionnelle. Des sentiments exacerbés, violents et contradictoires y auraient coexisté, entre lesquels les hommes d'alors auraient été sans cesse ballottés³⁴. Outre

³⁰ Ainsi que le rapporte Denis de Rougemont dans son *Journal d'une époque. Id., Journal d'une époque. 1926-1946*, Paris, Gallimard, 1968, p. 366 (« Vers la guerre »). La communication avait pour titre « Arts d'aimer et arts militaires ». Sur l'épisode et sa date : Hollier, Denis (textes présentés par), *Le Collège de Sociologie. 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995, p. 403-408 ; Le Boulter, Jean-Pierre, « Georges Bataille, le Moyen Âge et la chevalerie : de la thèse d'École des chartes (1922) au "Procès de Gilles de Rais" (1959) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 164, livraison 2, 2006, p. 546-547.

³¹ Rougemont, Denis de, *L'Amour et l'Occident*, op. cit., livre II, chap. 8, p. 101.

³² *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., p. 227 (cité supra, note 26).

³³ Huizinga exposa à plusieurs reprises ses conceptions de l'histoire comme discipline scientifique. Il le fit dès 1905 dans la leçon inaugurale qu'il donna à l'université de Groningen où il venait d'être nommé professeur d'histoire. Édité la même année, le texte intitulé « Het aesthetische bestanddeel van geschiedkundige voorstellingen » insistait sur le rôle de la représentation (*aanschouwelijkheid*) dans le processus par lequel l'historien construit un passé intelligible. Voir « L'elemento estetico delle rappresentazioni storiche » dans Huizinga, Johan, *Le Immagini della storia*, op. cit., p. 5-31. La « sensation historique » fut un des thèmes développés devant l'assemblée générale de l'*Historisch Genootschap*, à Utrecht, en 1926. Le texte fut publié en 1929 sous le titre « De taak der cultuurgeschiedenis ». On en trouve des traductions : « The task of cultural history » dans id., *Men and Ideas. History, the Middle Ages, the Renaissance*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1960, p. 17-76, en part. p. 51-55 ; « Il compito della storia della cultura », dans *Le Immagini della storia*, op. cit., p. 33-99, en part. p. 69-74.

³⁴ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., p. 26 : « Les formes symboliques et les contrastes perpétuels avec lesquels toute chose se présentait à l'esprit donnaient à la vie quotidienne une émotivité qui se manifestait par ces alternatives de désespoir ou de joie délirante, de cruauté ou de profonde tendresse, entre lesquelles oscillait la vie au Moyen Âge. » L'idée est exprimée de nombreuses fois, par exemple

le thème des émotions, l'histoire de la culture et des représentations que Huizinga pratiquait prenait en considération des questions générales comme celles de l'amour, – « stylisé » ou charnel –, de la mort, de la représentation hiérarchique de la société, des couleurs ou encore des formes de la piété religieuse. Ces champs historiographiques nouveaux valurent au *Herfsttij*, durant la quinzaine d'années qui suivit sa parution, un accueil glacial du milieu académique néerlandais et, ailleurs, une réception globalement assez critique³⁵. Ils [p. 189] contribuèrent plus tard à un succès qui devint particulièrement net lorsque, dès les années 1970, l'histoire quantitative donna ses premiers signes d'essoufflement³⁶. Des espaces européens éloignés de ceux qui eurent les préférences du maître néerlandais firent l'objet d'études historiques placées sous son égide ou, à tout le moins, se revendiquant de lui. Le phénomène peut être illustré par un colloque tenu à San Miniato en 2004, sous le titre « La mort et ses rites en Italie, entre Moyen Âge et première modernité »³⁷. Il fut présenté comme « un riche bilan » des « intuitions de Huizinga » sur les cycles picturaux et les textes de thème macabre. Le nom de Huizinga fut cité à six reprises dans la communication introductive, soit autant de fois que ceux de Philippe Ariès ou Alberto Tenenti³⁸. Mais peut-être est-ce hors du champ de la médiévistique que l'héritage d'un Huizinga historien de l'Europe – une Europe tout entière, un héritage précédé d'aucun testament – est le plus remarquable. Il joue ainsi un rôle important dans le domaine de l'histoire de l'art, ou plus précisément, des écrits sur l'art dont le degré d'érudition varie parfois considérablement.

p. 34-35 ou p. 53. Pour un rappel de la place de Huizinga dans cette conception du Moyen Âge, dernièrement : Boquet, Damien, Nagy, Piroška, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015, p. 11-13, en part. p. 12 pour le terme d'« expressivité émotionnelle ».

³⁵ Hugenholtz, Frederik W. N., « The fame of a masterwork », dans Willem R. H. Koops, Ernst Heinrich Kossmann, Gies van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga 1872-1972*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973, p. 91-103. En France en revanche, plusieurs figures de premier plan virent dans le *Herfsttij* un livre important. Dans le courant des *Annales*, outre Marc Bloch déjà mentionné, Lucien Febvre s'intéressa à l'ouvrage. Il écrivit à Huizinga au tournant des années 1933-1934 : « Il y a toutes sortes de choses excellentes de vous qui sont faites pour les *Annales* ! Tous les chapitres de votre *Déclin du Moyen Âge* auraient pu y paraître les uns après les autres. » Malgré ses demandes insistantes, il ne parvint pas à obtenir de Huizinga qu'il collaborât à la revue. Simons, Walter, « The *Annales* and Medieval Studies in the Low Countries » dans Miri Rubin (dir.), *The Work of Jacques Le Goff and the Challenges of Medieval History*, Woodbridge, The Boydell Press, 1997, p. 108-111, p. 110 pour l'extrait cité.

³⁶ Sur l'histoire quantitative, sa crise et ses perspectives, voir la présentation synthétique de Lemerrier, Claire, Zalc, Claire, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte, 2008, p. 8-18.

³⁷ Silvestrini, Franco, Varanini, Gian Maria, Zangarini, Anna (dir.), *La morte e i suoi riti in Italia tra Medioevo e prima età moderna*, Florence, Firenze University Press, 2007.

³⁸ Prosperi, Adriano, « Il volto della Gorgone. Studi e ricerche sul senso della morte e sulla disciplina delle sepolture tra Medioevo ed età moderna », *ibid.*, p. 3-29, p. 5 pour la citation : « Molte indagini particolari hanno approfondito le intuizioni di Huizinga : questo volume ne offre un ricco bilancio. »

Cela ne surprend pas si l'on se souvient de la place que l'auteur de *L'Automne du Moyen Âge* accorda aux images dans ses réflexions et si l'on se rappelle que l'un des premiers titres envisagés pour l'ouvrage avait été *Dans le miroir de Jan Van Eyck*³⁹. Le texte de 1919 comptait parmi ses piliers un article sur l'art des frères Van Eyck, paru trois ans auparavant puis remanié pour que naquissent les derniers chapitres du *Herfsttij*⁴⁰. Nous nous bornons à citer un exemple de la façon dont la lecture de Huizinga a pu nourrir les études sur l'art européen de la fin du Moyen Âge, auxquelles elle a pu offrir des grandes lignes de contextualisation. Si nous ne saurions prétendre qu'il illustre à lui seul ce phénomène pluriel, nous l'utilisons cependant pour mettre en lumière quelques aspects notables de celui-ci. Il s'agit du livre de Jacques Gagliardi, *La Conquête de la peinture*, paru en 1993 et réédité en 2001 avec le sous-titre : *À l'aube de la Renaissance*⁴¹. L'auteur y traite des péninsules italienne et ibérique, du royaume de France, des espaces bourguignons, mais aussi de la Bohême, de la Pologne, de l'Autriche, de l'Angleterre [p. 190] ou d'Avignon. La bibliographie thématique proposée à la fin du volume commence avec trois noms : Jacob Burckhardt, Julius von Schlosser et Johan Huizinga. Gagliardi indique que ces historiens ont « [exploré] l'esprit de l'époque [...] avec sagacité » et souligne que « nombre de leurs interprétations ont cependant été révisées »⁴². Cela ne l'empêche nullement d'intituler deux de ses chapitres « Un siècle de fer et d'or » et « L'odeur du sang et le parfum des roses »⁴³, en écho aux thèses de Huizinga sur les discordances de l'époque et l'affrontement des sentiments intenses qui y aurait régné. Le premier chapitre de *L'Automne du Moyen Âge* évoquait une vie ayant eu, « sous bien des rapports, la couleur d'un conte de fée » mais où se faisait l'expérience d'un « monde méchant », d'une « terre de ténèbres » couverte par les « sombres ailes » du diable⁴⁴. Dans le style qui lui était cher, l'historien néerlandais y décrivait une « vie [...] si violente et si contrastée qu'elle répandait l'odeur mêlée du sang et des roses »⁴⁵.

La référence au maître-livre du professeur de Leyde parcourt en filigrane une œuvre d'un genre bien différent, réalisée par un de ses concitoyens. Nous achevons ce petit

³⁹ Comme le rappelle Marc Boone (dans *id.*, « *L'Automne du Moyen Âge* », art. cit., p. 33).

⁴⁰ « De kunst der Van Eyck's in het leven van hun tijd », *De Gids*, vol. 80, 1916, n°6, p. 440-462 et n°7, p. 52-82. Voir la traduction italienne : « L'arte dei Van Eyck nella vita del loro tempo », dans *Le Immagini della storia*, op.cit., p. 103-154. La note introductive, p. 103, souligne la filiation entre l'article de 1916 et le livre de 1919.

⁴¹ Gagliardi, Jacques, *La Conquête de la peinture. À l'aube de la Renaissance, du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Flammarion, 2001 (1^{re} éd. : *La Conquête de la Peinture. L'Europe des ateliers, du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Flammarion, 1993).

⁴² *Ibid.*, p. 828.

⁴³ *Ibid.*, respectivement chapitre XIII, p. 269-277 et chapitre IX, p. 191-209.

⁴⁴ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., p. 35 et 58.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 53.

panorama subjectif des résurgences du *Herfsttij* dans la représentation du Moyen Âge européen avec une allusion à un film de Paul Verhoeven, *Flesh + Blood*, sorti en 1985. La scène inaugurale est un long plan-séquence sur les remparts d'une ville assiégée. Elle porte comme indication « Europe de l'Ouest – 1501 ». Le spectateur suit les péripéties d'un mercenaire, Martin, trahi par son employeur, le capitaine Hawkwood, lui-même au service d'un noble nommé Arnolfini dont le fils admire Léonard de Vinci⁴⁶. Ces résonnances sont italiennes, l'une laisse percer Van Eyck. Le film fut tourné en Espagne, à Belmonte, Caceres et Avila. Dans une interview de 2012, Verhoeven expliqua avoir voulu rendre le Moyen Âge comme il avait été, ainsi que l'avait fait, selon lui, un livre « très célèbre et très respecté », *L'Automne du Moyen Âge*, qui « donnait une belle impression de ce que fut le Moyen Âge » et expliquait comment celui-ci « avait disparu lentement dans la Renaissance »⁴⁷. Ne prétendant à aucune exactitude historique, Verhoeven [p. 191] s'efforça de restituer de manière réaliste un moment du passé⁴⁸. Il est notable que son évocation de l'Europe de

⁴⁶ On trouvera une présentation du film dans Calvet, Yann, « Saint Paul Verhoeven, priez pour nous ! », *Éclipses. Revue de cinéma*, n°42, 2008, p. 50-58. Martin est joué par Rutger Hauer, Hawkwood par Jack Thompson, Arnolfini par Fernando Hillbeck, Steven, le fils d'Arnolfini, par Tom Burlinson.

⁴⁷ L'entretien filmé est disponible parmi les suppléments du DVD : *La Chair et le Sang*, édition collector, Metro-Goldwyn-Meyer, 2012 : « Entretien avec Verhoeven », réalisation de Véronique Martin, Filmedia, juillet 2012, 2'12-2'56 et 3'09-3'24 : « There is a very famous book that I had already read when I was doing the television series, which is *The Waning of the Middle Ages* by Huizinga, a Dutch historian, but it's a very international, very well known, very respected book that gave you a beautiful feeling of how the Middle Ages were. *The Waning of the Middle Ages* means..., he is talking about when the Middle Ages is slowly disappearing into the Renaissance. That's the end of the Middle Ages, its waning, the going away of the Middle Ages. And the fact that it happened and that it is not there anymore is for me a reason to bring it up. I like to bring it up because it happened once. [...] And my interest in history is [...] based on the fact that it happened. And if it happened, then we should not let it there, we should just look at it again. » Nous transcrivons ces propos ainsi que les suivants à partir de la vidéo, en restant au plus près de l'anglais parlé de leur auteur.

Huizinga avait nourri l'une des réalisations plus anciennes de Verhoeven, *Floris*, une série télévisée de 1968 dont *Flesh + Blood* se voulait un prolongement plus sérieux, « plus sombre, audacieux et provocateur » (*ibid*, 1'20). Le scénariste Gerard Soeteman qui avait travaillé sur *Floris* se vit confier la préparation du long métrage. Verhoeven considérait que Soeteman « a[vait] toujours une démarche d'historien ». Il ajouta : « *Floris* était aussi [comme *Flesh + Blood*] basé sur des vérités historiques mais nous les avons caricaturées, dans un style totalement différent de celui de *La Chair et le Sang*. » Réra, Nathan, *Au jardin des délices. Entretiens avec Paul Verhoeven*, Pertuis, Rouge Profond, 2010, p. 76.

⁴⁸ « Entretien avec Verhoeven », cit., 5'12-6'08. En particulier : « In this movie I didn't tried to be exactly precise 1501. [...] I tried to be medieval, I didn't try to be 1500 exactly, you know. If I think this costume is very much medieval but it doesn't fit the girl, then I would say : "Then we'll change 50 years earlier or 100 years later", you know, more or less, so that it looks good. I go from the facts, my basic understanding is that it is [*silence, il cherche un mot*] not "important", it is something immediate that forces me to say, well you know "I'm not going to fantasize here, I'm going to do as it was". The story is my fantasy but the costumes and the background and everything, that should be as realistic as

l'Ouest autour de 1500 se soit faite, de manière délibérée, en référence à Huizinga. Il est notable encore qu'elle ait été façonnée à partir d'images – des estampes de Lucas de Leyde, des tableaux de Jérôme Bosch, Pieter Bruegel ou Léonard de Vinci⁴⁹ –, et de textes – un journal rédigé lors du siège de la Münster anabaptiste⁵⁰ –, grâce auxquels une représentation sensorielle de l'époque pouvait émerger. Verhoeven aurait ensuite cessé de penser à ces documents pour n'en laisser resurgir que des souvenirs de couleurs et de lumières⁵¹. On ne saurait prétendre que l'auteur du *Herfsttij*, ses sources, ses conclusions, ses principes d'écriture, aient servi de guide au réalisateur. Huizinga s'en serait offusqué, qui écrivait au milieu des années 1930 que le cinéma participait à la dégénérescence de la culture, contribuait à « l'affaiblissement général du jugement » et excluait « toute élévation de l'âme »⁵². Il faut donc se borner à souligner trois points à partir desquels, dans les deux cas, se constitue un récit de l'Europe à la fin du Moyen Âge. Le premier est le rôle qu'accordait Huizinga, comme il l'énonça [p. 192] en 1926 dans « La tâche de l'histoire culturelle », à la sensation historique comme moyen – partiel – d'intelligence du passé⁵³ ; le deuxième a trait aux supports textuels et iconographiques qui, considérés ensemble, permettent que cette sensation historique naisse ; le troisième, enfin, n'est autre que l'espace concerné par la sensation, celui d'une Europe non délimitée.

we can be, as much recreating the past as possible. » Sur ce passage, le sous-titrage français est fautif, qui ne distingue pas l'histoire (*history*), au sens des faits passés (*facts*), du récit de la fiction cinématographique (*story*).

⁴⁹ *Ibid.*, 4'27-5'12 et 5'18. Verhoeven répéta avoir travaillé à partir de ces images dans ses entretiens avec Nathan Réra (*Au jardin des délices*, op. cit., p. 75-76), sans plus citer Huizinga. Il fit des études de mathématiques à l'université de Leyde et caressa le rêve de devenir peintre avant de se tourner vers le cinéma (*ibid.*, p. 61-63).

⁵⁰ « Entretien avec Verhoeven », cit., 5'03-5'12 : « There was a big siege and there was somebody in the city who wrote down what happened. I used that diary to know a little bit how people were talking and being and this and that. » Nous ignorons à quel texte il est fait référence.

⁵¹ *Ibid.*, 6'12-7'59 : « I don't think about paintings when I do it, you know. I look at the paintings, to see the colours and basically... But when I frame, it's another language, it's the language of movement for me. Like Hitchcock said, you know, "Film is movement." The movement for me is more dominant than the composition. So, once in a while you'll see long shots that I, of course, took, but not that I think about a painting or something when I make a composition, you know. It's really what I feel is interesting, now, for me, and I am not copying neither Picasso, nor Rembrandt or Da Vinci. I'm not. At all. I'm not even thinking about them. I'm thinking about them when I start a movie. [...] That's all in the preparation, that we [*the director of photography and I*] look at the colours, that we look at the lightening, and see : "Ok", and I discuss it with the cameraman and then I give it to the cameraman. And he shoots and does what he feels is appropriate at the moment, keeping in mind that we have discussed these things already but without saying : "It has to be Hopper or it has to be this." I think that's wrong, you know, then you make kitsch I think. »

⁵² *Incertitudes*, op. cit., p. 74-77. Cette aversion rejaillit dans *À l'aube de la paix*, op. cit., p. 142 : « Les deux grands moyens mercantiles et mécaniques de diffusion du jour, le cinéma et la radio, ont renforcé de façon inquiétante les œillères de [l'] esprit critique [du demi-civilisé]. »

⁵³ Voir *supra*, note 33.

Dans les domaines variés qui viennent d'être évoqués, au-delà sans doute de ses attentes et de ses intentions, Huizinga a bien été un historien de l'Europe. Il a offert à la perception de ses lecteurs, à leur imagination si ce n'est à leur pensée raisonnée, un espace européen esquissé par des traits culturels communs.

*

La lecture que Huizinga fit des représentations et des sentiments médiévaux à partir de son corpus franco-bourguignon fut rapidement extrapolée à l'échelle européenne. *L'Automne du Moyen Âge* n'éclaire pas les fondements théoriques, ni l'étayage de pensée qui permettaient un tel élargissement. Le phénomène opère là implicitement mais Huizinga se préoccupa ailleurs de cette question. Il le fit principalement dans des essais et conférences qu'il donna à partir des années 1930. Il avait alors acquis la stature d'une personnalité intellectuelle de rang international, ses opinions étaient sollicitées. En 1929, il était devenu membre de l'Académie royale néerlandaise des sciences et des arts. Selon l'expression d'Anne-Isabelle Richard, il était une figure de la République européenne des Lettres⁵⁴. Il développa ses idées sur les relations entre les États au moment où réapparaissaient d'inquiétantes crispations nationales, où se relevaient les spectres des conflits en Europe, où fit rage, enfin, la Seconde guerre mondiale. Il s'exprima à plusieurs reprises dans des espaces liés à la SDN et la coopération intellectuelle internationale, plaçant ses propos sous la lumière de la défense de la paix et de la culture ainsi que dans la perspective de l'histoire longue de la civilisation.

Invité à donner une conférence à la chaire Carnegie de la Deutsche Hochschule für Politik de Berlin, le 27 janvier 1933, il fut chargé de traiter « Du rôle d'intermédiaire joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale »⁵⁵. Il donna à dessein de ces Europe une définition vague car, dans l'histoire pas plus que dans la situation d'alors, les termes n'avaient de « valeur constante ». Il était vain de les figurer sur une carte [p. 193] par des zones colorées, à partir d'éléments naturels ou géographiques. Ces critères ne pouvant être déterminés rigoureusement, une telle manière de visualiser la réalité n'était pertinente que

⁵⁴ Richard, Anne-Isabelle, « Huizinga, intellectual cooperation and the spirit of Europe, 1933-1945 », dans Mark Hewitson, Matthew D'Auria (dir.), *Europe in Crisis : Intellectuals and the European Idea, 1917-1957*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2012, p. 243-256, selon qui : « In the 1930s, Huizinga was very much part of the European republic of letters. » Ouvrage consulté en version électronique, sans pagination.

⁵⁵ « Du rôle d'intermédiaire joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale », *Bulletin de la Conciliation Internationale (Centre européen de la dotation Carnegie. Division des relations internationales et de l'éducation)*, n°7, 1933, p. 813-838 ([p. 59]-[p. 84])

pour un indicateur des « horaires de chemin de fer »⁵⁶. Plus erronée encore était, pour lui, une conception fondée sur des unités économiques ou politiques du temps : elle était biaisée par « des désirs, des tendances ou des intérêts étrangers à la science »⁵⁷. Du fait même de sa généralité, seule était utile la définition d'une Europe occidentale comme un « complexe, même très lâche, de civilisation, de vie économique et de relations »⁵⁸. « Relation » fut une des notions-clefs de la conférence. Les flux des hommes, des idées, des marchandises et des capitaux donnaient sa réalité à une entité comme la Mitteleuropa, qui n'existait que par et à travers eux⁵⁹. Les échanges contribuaient à dessiner les grandes entités d'un moment donné, ils faisaient évoluer leur étendue au cours de l'histoire.

Huizinga ne considérait pas cependant que l'Europe où il vivait eût été une simple forme transitoire soumise aux variations historiques. En dépit de limites tout à la fois indéterminables et changeantes, elle persistait telle qu'en elle-même, par son esprit. Elle devenait, nous semble-t-il, immanente. Un discours prononcé à Paris 18 octobre de la même année permit à Huizinga de préciser sa pensée. Il fut donné à l'Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI), un organisme spécialisé de la SDN⁶⁰, lors d'une rencontre réunissant trente intervenants sous la présidence de Paul Valéry. Le congrès avait pour thème « L'avenir de l'esprit européen »⁶¹. L'orateur néerlandais qui devait proposer de celui-ci une déclinaison historique concéda en préambule qu'il lui incombait de traiter un « sujet assez peu

⁵⁶ *Ibid.*, p. 814 [p. 60].

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 815 [p. 61]. Du « point de vue de la civilisation », ajouta Huizinga au sujet de l'Europe occidentale, il s'agissait « à tout prendre, [d'] une manière de voir universellement répandue, beaucoup plus que de faits sur lesquels on puisse porter une vive lumière ». Il poursuivit : « Les traits qui entrent ici en ligne de compte, seraient le parlementarisme, ou tout au moins une liberté politique vieille d'au moins trois siècles, la réalisation déjà ancienne d'une civilisation de forme capitaliste, un développement très poussé et déjà ancien de bourgeoisie libre et cultivée. Dès que l'on veut essayer de préciser davantage, le contraste entre la culture anglaise et la culture française vient jeter le trouble et menace de détruire l'idée d'une unité réelle de l'Europe occidentale. » (p. 816 [p. 62])

⁵⁹ *Ibid.*, p. 818 [p. 64].

⁶⁰ Créé en 1924, l'IICI était sous le contrôle de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle (CICI), dont il était une branche permanente, et de l'Organisation de Coopération Intellectuelle. Il avait son siège à Paris et fut inauguré par Édouard Daladier en 1926. Vingt ans plus tard, ses fonctions furent transférées à l'Unesco. Voir la présentation de l'Institut sur : http://atom.archives.unesco.org/international-institute-of-intellectual-co-operation?sf_culture=fr (consulté le 23 février 2016). Plus largement, voir Renoliet, Jean-Jacques, *L'Unesco oubliée : la SDN et la coopération intellectuelle, 1919-1946*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.

⁶¹ *L'Avenir de l'esprit européen*. Entretiens de Paris (16-18 octobre 1933), Paris, Institut International de Coopération Intellectuelle, Société des Nations (coll. « Entretiens », 3), 1934. Sur cette conférence : Richard, Anne-Isabelle, « Huizinga, intellectual cooperation and the spirit of Europe », art. cit., p. 243-244. Nous empruntons à cet auteur la plupart des éléments factuels de la suite de notre contribution, concernant Huizinga, la coopération intellectuelle internationale et les organismes de la SDN.

facile ». Il fit néanmoins [p. 194] sien le postulat de l'existence d'un esprit européen⁶². Il y aurait eu une « besoin d'unité civilisatrice », une « idée d'unité et de concorde générale » que le professeur de Leyde s'attacha à suivre au fil de ses manifestations⁶³. Il lui fallait « porter le regard sur tout sentiment, sur chaque idée qui a[vait] tendu à réunir les forces morales des peuples d'Occident dans une concorde réelle »⁶⁴. L'esprit européen avait pris des formes variées, il était à l'œuvre dans des champs propres à chaque époque. Au Moyen Âge, il s'agissait de la chrétienté latine à laquelle s'était associée la chevalerie. L'idée de celle-ci constituait l'objet d'un chapitre entier du *Herfsttij*⁶⁵. À la Renaissance, l'esprit européen n'était autre que « l'idéal classique professé par les humanistes », « le culte de l'idéal et des bonnes lettres » qui permit qu'ait été revalorisée « l'idée d'une humanité commune »⁶⁶. Érasme était un des héros de Huizinga qui lui avait consacré une monographie dans la première moitié des années 1920. Il lui dédia en outre des articles en nombre suffisant pour que l'auteur de *l'Éloge de la folie* occupe à lui seul la moitié de l'un des neuf tomes des œuvres complètes du savant⁶⁷. Huizinga déclara encore dans son discours :

Au fond les forces qui travaillent pour ou contre cette unité de l'esprit de l'Europe, ont été toujours les mêmes. Nous les trouvons dans les âges passés comme nous les trouvons maintenant.

Il les nomma, elles s'appelaient nationalismes. Réduisant une culture au produit exclusif d'une seule nation, ces forces menaçaient la culture européenne de désintégration.

À la suite de l'intervention parisienne, une discussion s'engagea avec Julien Benda qui fit parvenir au savant néerlandais son *Discours à la nation européenne*. Huizinga reprit les éléments de ces échanges dans une lettre ouverte adressée à l'auteur de *La Trahison des clercs* et il la fit diffuser l'année suivante dans un volume de la *Correspondance* de l'IICI⁶⁸. Il poursuivait ses réflexions à partir d'une question cruciale : « Jusqu'à quel point l'idée de nation particulière doit-elle s'atténuer, ou bien s'effacer, afin que se réalise l'Europe de nos

⁶² Nous utilisons l'édition reprise dans les œuvres complètes : « Discours sur l'avenir européen », *Verzamelde Werken*, Leendert Brummel (dir.), vol. VII : *Geschiedwetenschap. Hedendaagsche cultuur*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1950, p. 261-268 (p. 261 pour la citation) Elle est disponible en ligne dans la Digitale Bibliotheek voor de Nederlandse Letteren : http://www.dbnl.org/tekst/huiz003gesc03_01/huiz003gesc03_01_0018.php (consultée le 14 septembre 2016).

⁶³ *Ibid.*, p. 262-263.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 262.

⁶⁵ *L'Automne du Moyen Âge*, *op. cit.*, chap. IV : « L'idée de chevalerie », p. 105-120.

⁶⁶ « Discours sur l'avenir européen », art. cit., p. 262 et p. 265.

⁶⁷ Il s'agit du tome VI des *Verzamelde Werken*. Sur ce point : Margolin, Jean-Claude, « Huizinga et les recherches érasmiennes », dans *Johan Huizinga (1872-1972)*, *op. cit.*, p. 116.

⁶⁸ « À M. Julien Benda », dans *L'Esprit, l'Éthique et la Guerre*, Paris, Institut International de Coopération Intellectuelle – Société des Nations (coll. « Correspondance », 3), 1934, p. 25-51.

souhaits ? »⁶⁹. L'existence d'un esprit européen, d'une « Europe de civilisation »⁷⁰ ne signifiait nullement qu'il fallût considérer « comme d'un ordre inférieur [p. 195] tout attachement à la nationalité particulière et distincte »⁷¹. « [L'] avènement d'une Europe » ne requerrait pas « le sacrifice des nations » souhaité par Benda, dont Huizinga comprenait qu'il assimilait unité européenne et nation européenne⁷². Le professeur de Leyde plaida pour l'« Harmonie possible d'une Europe où subsisteraient des nations distinctes »⁷³. Il dissociait la nation, née d'une « idée sacrée d'une unité de droit » et « surgi[e] d'une idée de justice »⁷⁴, du nationalisme, un « sentiment caricaturé de l'attachement naturel et sain à sa patrie »⁷⁵. Il devait revenir sur les rapports de ces termes dans une série de cours donnés à Leyde en 1940⁷⁶. Pour l'heure, à la fin de l'année 1933, Huizinga souhaitait que soit « reconn[ue] cette tension polaire qui p[ouvait] nous faire nationaux et européens à la fois »⁷⁷, « sans renoncer à tout ce qui est foyer, famille, patrie »⁷⁸. Une phrase du discours de Paris avait concentré ces idées quelques mois auparavant :

Il faut mettre les éléments les plus nobles d'un nationalisme fondé dans la vraie culture au service d'un européenisme apte à accueillir et à concilier les différences des civilisations nationales⁷⁹.

L'Europe était, encore et toujours, une « Europe de civilisation »⁸⁰. Elle s'était construite

dans le domaine de l'esprit, dans les grands concepts du genre humain, de la chrétienté, de la chevalerie, de la renaissance classique, de la république des lettres, de l'humanité libre⁸¹.

Elle vivait grâce à l'« exigence morale » et éthique indissociable de ces idées. La crise qu'elle traversait était donc de nature morale et éthique⁸², morale et éthique était encore « la tâche qui

⁶⁹ *Ibid.*, p. 28.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*, p. 38.

⁷² *Ibid.*, p. 44.

⁷³ *Ibid.*, p. 45.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 39-40.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁶ Les 14, 21 et 28 février 1940. « Patriotism and nationalism in European History », dans *Men and Ideas*, op. cit., p. 97-155.

⁷⁷ « À M. Julien Benda », art. cit., p. 44.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 42.

⁷⁹ « Discours sur l'avenir de l'esprit européen », art. cit., p. 266.

⁸⁰ « À M. Julien Benda », art. cit., p. 28.

⁸¹ *Ibid.*, p. 41.

⁸² *Ibid.*, p. 50. Huizinga devait développer cette thèse dans ses essais parus en 1935 et 1945. Ce point est l'un de ceux analysés par Richard, Anne-Isabelle, « Huizinga, intellectual cooperation and the spirit of Europe », art. cit. En octobre, à Paris, Huizinga avait avancé : « C'est la pratique de la morale,

[...] incomb[ait] »⁸³ aux partisans de la coopération intellectuelle. Ils devaient contribuer à la régénérescence de l'Europe par la diffusion des idées fondatrices de la civilisation⁸⁴. Les problèmes allaient être résolus par là, pensait alors Huizinga, et non par la voie d'un [p. 196] « européenisme pur et fort »⁸⁵. Celui-ci tenterait en vain de contrer les nationalismes bellicieux par la construction d'une Europe volontariste, abstraite et rationalisée, d'« une région où les différences nationales s'efface[raient] »⁸⁶. Le remède serait pire que le mal, « la perfection des organisations politiques, sociales, économiques et enfin mentales » risquant d'aggraver, comme elle l'avait fait par le passé, « une rigidité des formes et des forces de la société qui empêche[rait] toute liberté d'expansion de la culture »⁸⁷. Benda revendiquait « le primat de l'intelligence sur la sensibilité » car celle-ci aurait empêché les peuples de se détacher « de leurs génies particuliers » et, partant, les aurait rivié « dans ce qui les oppos[ait] le plus inaltérablement l'un à l'autre »⁸⁸. Huizinga réfuta une telle idée, il se refusait à abandonner « la moitié de la culture » de l'Europe⁸⁹. « Ne proscrivez pas la sensibilité tout entière, demanda-t-il, nous en aurons besoin pour apprendre à nous connaître et à nous aimer »⁹⁰. Le thème de la sensibilité a été mentionné précédemment, en lien avec la « sensibilité historique » promue par l'auteur du *Herfsttij*, mais les échanges avec Benda élargissaient le champ de connaissances ouvert par la faculté sensible. Elle n'était pas seulement une modalité du savoir sur un passé révolu, elle permettait de comprendre les autres nations dans le présent et faire vivre l'esprit de l'Europe.

Pour Huizinga, la crise du temps était liée aux travaux de sape que des doctrines malsaines menaient au sein même de la culture européenne. Le culte de la vie et de l'expérience immédiate remplaçait la recherche de la connaissance et de la morale, la politique tentait de s'affranchir de la morale, la loi et la parole donnée. Le savant dénonça vigoureusement le poison qu'était pour lui la pensée de Carl Schmitt sur l'État. Il niait que

après tout, par les communautés comme par les individus, qui, seule, pourra guérir notre pauvre monde si riche et si infirme. » « Discours sur l'avenir européen », art. cit., p. 266.

⁸³ « À M. Julien Benda », art. cit., p. 50.

⁸⁴ La constitution de bibliographies était un des moyens d'atteindre cet objectif dans le cadre de la coopération intellectuelle. La familiarité de Huizinga avec Érasme le conduisit à apporter sa contribution à l'élaboration d'une brochure de vingt-quatre pages où les références à l'œuvre de l'humaniste eurent la part du lion : *Bibliographie du mouvement de la paix avant 1899 (listes provisoires) - Période : 1480-1776, rédigée par Jacob Ter Meulen, avec la collaboration constante de J. Huizinga et de G. Berlagei*, La Haye, Bibliothèque du Palais de la Paix, 1936.

⁸⁵ « À M. Julien Benda », art. cit., p. 42.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 46.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 36.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 38.

celui-ci fût autonome quant à ses normes et ses actions, indépendant du fait de la spécificité prétendue du couple « ami-ennemi » qui aurait caractérisé le politique⁹¹. Huizinga s'illustra par un geste ferme contre l'idéologie nazie – expression exacerbée de la décadence –, lorsqu'en avril 1933, dans l'exercice de ses fonctions de recteur, il contraignit l'Allemand Johann von Leers, qui avait commis quelques années auparavant un texte violemment antisémite, à quitter l'université de Leyde et le congrès auquel il devait prendre part⁹². Pourtant, comme bien des figures de la coopération intellectuelle, le professeur conservait une forte réticence envers l'engagement politique. [p. 197] Sollicité pour apporter son soutien personnel au comité néerlandais de vigilance contre le national-socialisme, il refusa de s'y voir associé⁹³. L'Europe était pour lui l'épicentre de la crise et, comme entité culturelle éprouvée, son remède principal. C'est en 1935, l'année où il devint membre de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle⁹⁴, que Huizinga publia un état des lieux sévère et inquiet de son époque. Il y analysait la nature de la crise et ses causes, dénonçant les dangers d'évolutions politiques que le lecteur identifiait lui-même comme les marques des régimes totalitaires ou fascistes. En dépit de la touche d'espoir contrainte de son dernier chapitre, « Katharsis », l'ouvrage était d'une tonalité noire. Il avait reçu pour titre *In de schaduw van morgen, Dans l'ombre de demain*⁹⁵. L'attrait exercé sur Huizinga par les périodes de mutation a été maintes fois souligné, comme l'ont été son pessimisme et son aversion pour la modernité de son temps qu'il jugeait « mécanique » et dépourvu de style⁹⁶. Cela n'en biaiserait pas moins leur lecture que d'établir une proximité étroite entre *L'Automne du Moyen Âge* et *L'Ombre de demain* sur ces terrains. Le *Herfsttij* entendait traiter à la fois du paroxysme éclatant d'une culture et de son essoufflement, en une séquence où, dans le même

⁹¹ *Incertitudes*, op. cit., p. 113-126.

⁹² Otterspeer, Willem, « Huizinga before the abyss : The von Leers incident at the university of Leiden, April 1933 », *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, vol. 27, n°3, automne 1997, p. 385-444 ; Boone, Marc, « *L'Automne du Moyen Âge* », art. cit., p. 45.

⁹³ Richard, Anne-Isabelle, « Huizinga, intellectual cooperation and the spirit of Europe », art. cit., qui rappelle par exemple (note 31) qu'en décembre 1933, à la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle, Gilbert Murray déclara : « La coopération intellectuelle doit être universelle et autant que possible indépendante de la politique. »

⁹⁴ *Ibid.*, note 45.

⁹⁵ La traduction française éditée en 1939 fut intitulée *Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*. Ce qui visait sans doute donner au livre un aspect plus avenant. Nous choisissons de demeurer plus proche de la perspective de Huizinga et de citer l'essai sous le nom de *Dans l'ombre de demain*, tout en utilisant l'édition parisienne citée en note.

Le livre connut un grand succès. Traduit en neuf langues européennes, il fut réimprimé plusieurs fois aux Pays-Bas et en Allemagne. Boone, Marc, « *L'Automne du Moyen Âge* », art. cit., p. 46.

⁹⁶ Par exemple par Peter Burke dans : Burke, Peter, « Huizinga, prophet of “blood and roses” », *History Today*, vol. 36, n°11, novembre 1986, p. 23-28.

temps et le même lieu, une autre culture était née, celle de la Renaissance qui sortit « de l'âme même du Moyen Âge »⁹⁷. Ce moment fut réévoqué dans *L'Ombre de demain*. Il fallait comparer aux « crises du passé » « la crise actuelle » pour que la spécificité de celle-ci apparût⁹⁸. La conclusion était nette : elles différaient par leur nature. Autour de 1500, il n'y aurait eu comme pour toutes les crises de jadis qu'un « changement culturel intensif »⁹⁹. Le milieu des années 1930, en revanche, voyait disparaître les « conditions essentielles de la culture », tandis que se profilait le risque d'une rechute « pour des siècles dans la barbarie »¹⁰⁰.

[p. 198] Les éléments que nous évoquons sur l'Europe, son esprit, son unité minée par la montée des nationalismes, avaient été situés dans une durée historique longue. Ils furent formulés avec le plus de netteté et d'insistance en un moment précis, quand s'installait un climat politique dramatique, vécu comme tel par l'auteur du *Herfsttij*. Ces propos furent prononcés, répétés lors de conférences, avant d'être publiés sous forme d'articles. Ils constituaient des prises de position publiques sans concession contre la guerre, le dévoiement du patriotisme et les totalitarismes qui, puérilement, se donnaient l'illusion de la force en mettant les nations en ligne « comme des soldats de plomb »¹⁰¹. Dans *L'Ombre de demain*, Huizinga insista sur la singularité de l'atmosphère des années 30. Il ne situait son émergence qu'après la crise de 1929¹⁰² car ni la Première guerre mondiale ni la période qui suivit n'avaient, écrivit-il, « amen[é] de revirement » dans le rapport à la civilisation : on s'était contenté d'attendre que la guerre fût finie, après quoi beaucoup « [avaient] continu[é] de vivre dans l'attente la plus optimiste d'un internationalisme qui [aurait] apport[é] le bonheur »¹⁰³.

Il ne s'agit pas de suggérer que Johan Huizinga ne prit l'Europe et sa culture comme objets propres de pensée qu'à partir du moment où elles lui parurent sur le point de s'effondrer. Les premiers articles sur Érasme furent publiés en 1921, ils témoignaient d'une

⁹⁷ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., p. 494. La question de la Renaissance et son historiographie firent l'objet d'une mise au point spécifique dans *De Gids*, en 1920, sous le titre : « Het probleem der Renaissance ». Une version française récente en est disponible : Huizinga, Johan, *Le Problème de la Renaissance*, s. l., Casimiro, 2015.

⁹⁸ *Incertitudes*, op. cit., notamment chap. III : « Comparaison entre la crise actuelle de la culture et celles du passé », p. 26-37.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 14. L'expression « conditions essentielles de la culture » donne son titre au chapitre IV, p. 38-50. Voir *supra*, note 11.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 169.

¹⁰² *Ibid.*, p. 15 : « Cette appréhension de la décadence et de la corruption progressive de la civilisation ne s'est généralisée que depuis peu. Il a fallu que la crise économique les atteigne personnellement pour faire naître cette pensée dans l'esprit de la majorité des hommes. »

¹⁰³ *Ibid.*, p. 16-17.

familiarité déjà bien établie avec l'humaniste¹⁰⁴. Dans le second chapitre de *L'Automne du Moyen Âge*, l'optimisme du XVI^e siècle avait été évoqué à travers lui, ainsi que l'aspiration à la paix parmi les princes de l'Europe ou la restauration des belles-lettres que ceux-ci devaient favoriser¹⁰⁵. Lucien Febvre souligna la proximité intellectuelle du biographe et de son sujet lors de la parution de la traduction française de l'*Érasme*, en 1955. Son introduction, « L'Érasme de Huizinga », souligna chez les deux hommes une opposition commune à la violence, un même engagement pour la tolérance, un goût semblable pour une modération qui n'était pas une faiblesse¹⁰⁶. Pour Febvre, l'humaniste du XVI^e siècle et le professeur du XX^e avaient été des remparts de la civilisation européenne : le premier comme « garde-fou », le second comme « sage »¹⁰⁷. La dernière phrase de la biographie [p. 199] éclairait la proximité où Huizinga pouvait s'établir vis-à-vis du philosophe, par delà le temps écoulé :

L'humanité civilisée a toute raison de continuer à honorer le nom d'Érasme, ne fût-ce que parce qu'il a prêché avec une fervente sincérité cette mansuétude générale dont le monde a encore si grand besoin¹⁰⁸.

Febvre releva encore l'attention qu'avait portée Huizinga au traitement érasmien du thème de la nation. L'humaniste avait aimé se définir comme *homo Batavus* mais n'en avait pas moins dénoncé, selon Jean-Claude Margolin, « les séparatismes nationaux [qui] séparent des hommes que devrait unir l'amour du Christ et dont le latin devrait cimenter la communauté »¹⁰⁹. Le savant néerlandais reconnaissait certainement là ses propres traits.

Revenons sur ce qui vient d'être proposé. Dans l'œuvre prolifique de Huizinga, il n'est guère difficile d'isoler des éléments autour desquels se reconstitue une pensée de l'Europe, une pensée qui aurait pu nourrir les travaux scientifiques du professeur aussi bien que son

¹⁰⁴ Margolin, Jean-Claude, « Huizinga et les recherches érasmiennes », art. cit., p. 117.

¹⁰⁵ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., p. 60-61.

¹⁰⁶ Febvre, Lucien, « L'Érasme de Huizinga », dans Johan Huizinga, *Érasme*, Paris, Gallimard, 1955, p. 14-15.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 16 : « “La civilisation, écrivait naguère E.-F. Gautier, la civilisation n'élimine que les bêtes sauvages. Elle fait prospérer les domestiques, le cheptel...” Il disait cela en 1929, avec une moue. Une moue pour le cheptel. En 1945, après tout, l'Européen assis sur les ruines de l'Europe est excusable, s'il trouve un peu moins belles les bêtes sauvages. Et s'il pense que le cheptel a du bon. S'il le pense avec Érasme, ce garde-fou. Et avec Huizinga, ce sage. »

Dans le même texte, au sujet de l'écriture historique de Huizinga sur laquelle revient notre contribution, Lucien Febvre souligna que l'une des principales vertus de la biographie de l'humaniste était que son auteur ne cherchait pas à résoudre ce qui pouvait être perçu comme les contradictions de son modèle, qu'il ne l'assignait ni à la Renaissance ni à la Réforme : « Érasme ne choisit pas. Érasme met bout à bout. » Il put être « à la fois le dévot de Cicéron et le disciple de Paul ». Comme lui, Huizinga mettait « bout à bout » et écrivit ainsi l'histoire : « Du rapprochement des faits et des dates, souligne Febvre, surgissent les problèmes. » *Ibid.*, p. 12-13.

¹⁰⁸ Huizinga, Johan, *Érasme*, op. cit., p. 310.

¹⁰⁹ Margolin, Jean-Claude, « Huizinga et les recherches érasmiennes », art. cit., p. 121-122.

engagement dans la cité. En procédant ainsi, cependant, on ferait sienne une écriture de l'histoire de la pensée largement régressive. Les idées sur la culture européenne, son évolution, son rapport aux nations, furent formulées avec la plus grande netteté au cours des années 1930. Elles apparurent dans des textes liés, par leur statut même ou celui de leur auteur, au mouvement de la coopération intellectuelle en faveur de la paix. On tendrait donc à considérer, *mutatis mutandis*, qu'elles auraient été une autre expression de concepts heuristiques ou méthodologiques en germe dès les années 1910, au sein d'écrits historiques. Huizinga connut une évolution notable entre ces deux moments, son prestige s'étendant bien au-delà de la discipline historique. Au cours de la quatrième décennie du siècle, il devint une personnalité intellectuelle et morale de stature internationale, une figure majeure de la philosophie et de la critique de la culture du temps¹¹⁰. Il fut lu et écouté à ce titre, tandis que, à la fin de la période, sa production scientifique se réorientait de l'histoire vers l'anthropologie culturelle pour donner naissance à l'*Homo ludens*¹¹¹.

Ajoutons que le désastre de la Deuxième guerre mondiale contraignit Huizinga à reconsidérer nombre de ses positions. Les solutions qu'il avait préconisées pour conjurer la crise s'étaient avérées d'une inutilité totale et d'une [p. 200] inefficacité pitoyable. Le système international qu'il avait défendu était en ruine. Avec lucidité, colère, tristesse et, parfois, désespoir, il reprit sa plume érudite pour dresser un ultime tableau de son temps. Il dépeignit *Un monde bafoué* [*Geschonden Wereld*] pour lui adresser ses dernières recommandations¹¹². Sans rentrer dans le détail de cet essai, nous nous bornons à relever un point. Les désillusions profondes issues du conflit lui firent réévaluer l'importance d'une organisation européenne plus étroite. Une certaine structuration politique s'imposait désormais. Le traité de Versailles qui avait tenté de fonder une nouvelle l'Europe sur le principe de l'autonomie nationale n'avait provoqué qu'une « confusion infinie »¹¹³. Plus grave encore, la SDN avait été créée « sans moyens de contrainte ni force pour prévenir la violence » : « l'on n'allait pas tarder à constater la sottise d'avoir considéré les puissances

¹¹⁰ Boone, Marc, « *L'Automne du Moyen Âge* », art. cit., p. 47 ; Wesseling, Hendrik Lodewijk, « From cultural historian to cultural critic : Johan Huizinga and the spirit of the 1930s », *European Review*, vol. 10, n°4, octobre 2002, p. 486.

¹¹¹ Nous remercions Marc Boone qui a attiré notre attention sur ce point au cours du colloque.

¹¹² Il s'agit de l'essai paru peu de temps après la mort de Huizinga, en 1945. Nous l'avons cité précédemment. Voir *supra*, note 2. Le texte fut immédiatement traduit en français sous le titre : *À l'aube de la paix*. Le concernant, nous faisons le même choix de citation que celui opéré pour *In de schaduw van morgen* [*Dans l'ombre de demain*] et le nom qu'il reçut en France, *Incertitudes* (*supra*, note 94).

¹¹³ *À l'aube de la paix*, op. cit., p. 108. Huizinga poursuit en expliquant que les solutions adoptées en 1919 le furent dans la plus parfaite ignorance de la situation : « C'était comme si l'on posait à une classe supérieure d'école primaire des problèmes de géométrie descriptive. »

contractantes comme une confrérie de membres honorables et respectueux de leurs engagements »¹¹⁴. La perpétuation de la civilisation que l'effondrement du III^e Reich rendait envisageable requérait donc la construction d'un ordre international certes fondé sur le droit et la loi, mais garanti par un « gouvernement efficace du monde entre les mains de quelques grands États et d'une nombreuse série de petits »¹¹⁵. Les aspirations de Huizinga n'étaient pas sans évoquer celles autour desquelles se structura l'ONU et son Conseil de Sécurité¹¹⁶ :

Il faudra bien poser la prémisse d'un organe de gouvernement supranational aux mains de quelques États de droit assurant cette direction supranationale et internationale comme une tâche de commandement suprême minutieusement circonscrite et limitée et qui tolère le fonctionnement libre et digne de toutes les unités de puissance, telles quelles, petites ou moyennes, à la condition de leur bonne volonté¹¹⁷.

Les « petites unités de puissance » n'étaient pas appelées à disparaître : les nations conservaient leur pertinence, la petite taille des États était supposée prémunir ceux-ci des excès d'un gouvernement central autoritaire versant aisément dans le militarisme¹¹⁸. Les petits États devaient simplement renoncer à la « souveraineté nationale absolue et illimitée »¹¹⁹ pour s'unir au sein de fédérations qui auraient immunisé les parties les composant contre l'hypernationalisme [p. 201], tout en maintenant leur autonomie et leur stabilité¹²⁰. « Le lien fédératif s'[était] révélé la force de l'Empire britannique et de la République américaine »¹²¹. Huizinga n'en vint pourtant pas à imaginer dans son essai une Fédération européenne ou des États-Unis d'Europe. Le Royaume-Uni de Grande-Bretagne ne pouvait être que la tête d'un Empire et l'Europe continentale, quant à elle et quelles que soient ses limites, n'avait sans doute pas vocation à constituer une entité politique unique. Les modèles fédératifs de Huizinga n'étaient pas tant orientés vers un avenir inédit que tournés vers un présent immédiat ou un passé révolu. La dimension impériale n'en était pas exclue, en une période qui ignorait la décolonisation. L'empire austro-hongrois aurait ainsi offert bien des qualités fédératives, lui qui avait été, aux yeux du savant exilé, le membre indispensable de l'Europe, l'« État danubien qualifié pour former la transition entre l'Europe centrale et l'Europe du Sud-

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 109.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 101.

¹¹⁶ Voir par exemple, *ibid.*, p. 165 : le droit devrait être garanti par l'autorité qu'assurerait le maintien de la coopération entre « les grandes puissances mondiales existantes » : l'Empire britannique, les États-Unis, l'Union des États russes.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 112.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 168-169.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 170.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 168-170.

¹²¹ *Ibid.*, p. 169.

Est »¹²². L'appel au principe fédératif qui précédait immédiatement les conclusions de *L'Aube de la paix* ne visait pas la création d'une Europe politique et fédérative, il esquissait les principes généraux d'une nouvelle organisation mondiale. Ceux-ci étaient applicables à l'Europe où différentes fédérations pouvaient voir le jour. L'essentiel était que la mosaïque mortifère des petits États-nations ne fût pas reconstituée et pour cela, les réponses politiques aux menaces contre la civilisation devenaient pertinentes.

Il se pourrait qu'un dépouillement large, systématique de la correspondance de Huizinga confortât les lignes que nous avons esquissées dans les paragraphes précédents. Quelques états soutiendraient l'idée selon laquelle l'auteur du *Herfsttij* aurait eu, dans la durée, une vision structurée d'une entité culturelle européenne vivant à travers la diversité nécessaire de ses nations. Nous n'en sommes pas certain, tant nous semble grand le danger d'une compréhension téléologique sous-évaluant le poids des circonstances des années 1930 et 1940. Bien des questions anciennes durent alors être abandonnées, ou reformulées. Quoi qu'il en soit, sans qu'il faille nécessairement renoncer à la possibilité de la cohérence de la pensée d'un homme à travers les différents moments de sa vie et les différents domaines de son action, sans que soit remis en cause l'engagement courageux de Huizinga, qui le conduisit après l'invasion allemande au camp d'internement puis à l'exil intérieur où la mort le trouva, en 1945, il faut pointer cette difficulté réelle et ne pas la considérer comme levée, jusqu'à plus ample informé.

*

[p. 202] L'écriture de l'histoire que Huizinga pratiqua a été évoquée. Notre regard s'attarde encore un moment sur elle, dans un troisième et dernier moment, car elle contribua à ce que le *Herfsttij* dessine une image de l'Europe qui ne soit pas l'illustration d'une théorie.

La comparaison et la juxtaposition des cas appartenaient aux procédés d'écriture qu'affectionnait l'historien. Il en fit un usage abondant dans *L'Automne du Moyen Âge* qu'il parsema d'exemples provenant de l'Europe de l'Ouest mais distants, parfois, de l'espace franco-bourguignon. Il en tira beaucoup des chroniqueurs bourguignons eux-mêmes et, plus rarement, d'auteurs lointains. La fréquence de ces emprunts s'avère suffisante pour leur faire dépasser le statut de contre-points, ou celui de fenêtres ouvertes sur un ailleurs reposant l'esprit du lecteur. Ils participent d'une véritable histoire comparée menée à l'échelle de l'Occident. Lorsque « l'importance de l'idéal chevaleresque dans l'art militaire et dans la politique » est analysée, les exemples se succèdent. Ils sont empruntés à Jean Froissart,

¹²² *Ibid.*, p. 108.

Georges Chastellain ou Michel Pintoin, le Religieux de Saint-Denis, et ont parfois eu lieu à Vincennes, où mourut Henri V, à Dartmouth, en Angleterre, à Ploërmel, en Bretagne ou à Nájera, en Castille¹²³. De l'autre côté du Rhin, Dresdes fournit brièvement un nouveau décor¹²⁴. Par moment, entrent sur la scène italienne des duos célèbres, Francesco Gonzaga contre Cesare Borgia, et Bayard contre Alonso de Soto Mayor¹²⁵. L'usage des notes de bas de page renforce chez le lecteur la sensation de dilatation du cadre géographique. Dans le chapitre qu'il consacra aux rapports entre l'art et la vie, Huizinga avança que les productions artistiques ne pouvaient être comprises qu'à travers la fonction pratique qui avait été la leur, « [t]out art étant alors plus ou moins un art appliqué »¹²⁶. De cette nature de l'art médiéval aurait procédé la présence envahissante de l'ornement, favorisée encore par un « goût du luxe effréné »¹²⁷. De là aurait découlé encore cette « horreur du vide qui est peut-être une caractéristique des cultures à leur déclin »¹²⁸. L'artiste se serait trouvé privé de la véritable liberté de création car ses œuvres n'auraient pas visé une « beauté pure ». Elles auraient toujours eu une finalité pratique, « l'embellissement de la vie »¹²⁹. Huizinga appuya son propos sur le cas de Gérard David. À la demande de la ville de Bruges, en 1488, il avait peint les volets de la prison où était détenu l'archiduc Maximilien¹³⁰. Une note proposa un parallèle [p. 203] immédiat avec l'Italie où, « en plein Quattrocento », Pie II avait confié à Paolo Romano la confection des effigies de Sigismondo Pandolfo Malatesta qui devaient être brûlées en place publique. Le pape Piccolomini n'aurait pas plus respecté la dignité de l'artiste en agissant de la sorte que ne le ferait après lui la cité flamande en employant David comme décorateur. Par moments, la composition de Huizinga devient elle-même proliférante et ses exemples se font envahissants, comme si la forme de l'étude adoptait celle de son objet. Gabriel Hanotaux vit dans ce procédé d'écriture l'un des mérites du travail historique : en multipliant les cas spécifiques, le médiéviste néerlandais avait livré au lecteur une matière abondante et, partant, évité les ornières de « l'histoire-manuel ». « M. Huizinga nous tient en son laboratoire [commenta l'académicien enthousiaste dans sa préface à la première édition

¹²³ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit. : la citation est le titre du chapitre VII, p. 149-167. La mort d'Henri V est citée p. 152, Dartmouth apparaît p. 159, Ploërmel p. 160, Nájera p. 161.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 394.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 155 et p. 161.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 380. Ou, p. 378 : « On pourrait risquer le paradoxe que le Moyen Âge n'a connu qu'un art appliqué. »

¹²⁷ *Ibid.*, par ex. p. 385.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 383.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 378.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 381.

française du *Herfsttij*, en 1932] ; et nous assistons, par l'analyse des infiniment petits, à une reconstitution après dissection¹³¹. »

L'un des fils de Johan Huizinga, Leonhard, donna une autre lecture du procédé. Dans ses *Souvenirs sur mon père*, en 1963, il estima qu'il s'agissait d'un symptôme de l'incapacité du défunt professeur à achever une œuvre par des conclusions fermes. Il compara ses livres à des ouvrages d'art lancés vers des rives éloignées :

Le pont presque achevé ne s'arrête-il pas tout à coup, trop court sur son cintre lorsque son constructeur s'égare lui-même dans les nouveaux exemples qu'il appelle sans cesse et répète pour son argumentation ?¹³²

Il importe peu que ces accumulations comparatives soient expliquées par une psychologie inquiète ou une heuristique raisonnée. Le produit de l'écriture agglomère en un même corps, un même texte, les exemples de nations qui perdent leur incommensurabilité sans être dépouillées de leurs spécificités. Ainsi, empiriquement, au fil de l'œuvre, une expérience commune passée émerge et le sens d'une unité se construit, contribuant à ce que le livre soit durablement lu comme traitant de l'Europe, et la construise tout à la fois.

Parmi les traits caractéristiques de la façon dont Huizinga écrivait l'histoire se trouve l'attention portée aux représentations mentales. Il appréhendait celles-ci à travers les textes et les images qu'il associait entre eux, tout en préservant les spécificités de chaque type documentaire. Comparer les qualités expressives d'œuvres littéraires et de peintures traitant d'un même motif serait aujourd'hui une démarche surprenante. On ne trouverait pas grand sens à classer Georges Chastellain vis-à-vis de Jan Van Eyck d'après l'acuité [p. 203] de leurs portraits psychologiques, ni Eustache Deschamps vis-à-vis des frères de Limbourg d'après le degré d'harmonie de leurs paysages¹³³. Si l'on ne cherche plus à déterminer la primauté de l'un ou l'autre des moyens de création dans le traitement d'un thème¹³⁴, on notera cependant que la démarche de Huizinga était sous-tendue par l'idée d'un usage partagé des sens. Pour

¹³¹ Hanotaux, Gabriel, « Préface » à Huizinga, Johan, *Le Déclin du Moyen Âge*, op. cit., p. 4.

¹³² Nous empruntons la citation à Frederik Hugenholtz qui la donne lui-même en anglais dans sa contribution « The fame of a masterwork », art. cit., p. 242-243 : « Even in that masterwork, *Herfsttij*, I sense that curious inability to bring the whole to a good conclusion, which for me typifies some of his works. At the beginning, I have the feeling : “Here is a perfect work of art being created. Here he is building a bridge which, in one mighty span, in superb harmony and symmetry, will reach the other side.” But, later, doubts arise. Does not the almost completed bridge stop short in the scaffolding when its builder loses himself in ever new examples of his thesis, and thus in repetition ? » (Huizinga, Leonhard, *Herinneringen aan mijn vader*, La Haye, Leopold, 1963, p. 194. *non vidi*.)

¹³³ *L'Automne du Moyen Âge*, op. cit., chap. XX : « Le verbe et l'image. I », p. 432 pour le premier cas, p. 440-443 pour le second.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 468 pour d'autres exemples de hiérarchisation de la peinture et de la littérature : « L'infériorité de l'expression picturale par comparaison à l'expression littéraire ne se borne pas aux domaines du comique, du sentimental et de l'érotique. »

que les mérites de l'enluminure et du poème fussent confrontés, il fallait qu'ils aient eu un même sujet observant. Un même regard devait avoir été porté sur une part de réel avant que la main du peintre et celle du poète ne tentassent de la restituer pour l'établir en objet de perception et sujet de représentation. En accordant une place importante à l'historicité du regard porté sur le monde¹³⁵, Huizinga proposait un procédé d'enquête historique à travers les textes et les images, qui faisait poindre l'Europe comme un espace de sensibilité partagée. Dans un espace médiéval où les hommes et leurs productions avaient circulé, où les Bourguignons avaient lu Boccace, où les humanistes italiens, avec Bartolomeo Facio, avaient apprécié la peinture des Van Eyck¹³⁶, la sensibilité passée avait tissé une unité. Au risque de l'anachronisme et de l'ethnocentrisme, Huizinga prônait le recours à la sensation historique et la perception esthétique pour la compréhension du passé. Celle-ci comportait, pensait-il, une subjectivité irréductible¹³⁷. Dans l'espace contemporain où il exerçait sa propre sensibilité sur les œuvres du passé, où il formulait à leur propos des jugements esthétiques, il réactivait cette unité qui devenait, dans le temps, une permanence.

*

Reposant sur une lecture minutieuse des sources franco-bourguignonnes, *L'Automne du Moyen Âge* formulait de grands problèmes historiques dont les réponses débordaient de toutes parts le cadre géographique initial. L'œuvre fut rapidement – et demeure souvent – lue comme le portrait psychologique, matériel et culturel de l'Europe à l'un des tournants de son histoire. L'écriture de Huizinga donna corps à une unité désirée, à une communauté de valeurs et de croyances existant dans le passé médiéval comme dans l'époque contemporaine.

[p. 205] En son temps, il la vit sur le point de s'effondrer. Face aux périls des nationalismes, face aux menaces du fascisme, le professeur de Leyde ne prôna pourtant pas une solution politique. Il exposa encore une conception culturelle de l'unité européenne, où un idéal humain commun traversait la diversité des nations. Les désastres causés par la Seconde Guerre mondiale lui firent reconsidérer sa position. Ils le conduisirent à appeler de ses vœux une organisation politique de l'Europe plus étroite mais il était clair que celle-ci ne devait pas se muer en une entité unique. À l'horizon semblait se profiler la constitution de plusieurs États fédérés intégrés à un ordre mondial institutionnalisé.

¹³⁵ Ce qui ne l'empêchait en aucun cas, par ailleurs, de verser lui-même avec régularité dans un anachronisme prononcé, particulièrement net dans les multiples jugements de valeur qu'il formulait sur les comportements ou les créations artistiques du passé.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 482 et p. 466.

¹³⁷ Voir notamment « L'elemento estetico delle rappresentazioni storiche », art. cit., p. 16-19, p. 16 : « Per chi accetto ciò che abbiamo detto riguardo alla nascita della comprensione storica, l'inevitabilità di un punto di vista soggettivo appare subito un dato di fatto. »

L'état des lieux que Huizinga établit au milieu des années 1930 s'achevait par l'affirmation volontaire d'un espoir : si les difficultés d'alors étaient plus grandes que par le passé, l'aptitude générale à en triompher était elle-même plus forte. À l'heure où les appartenances politiques à l'Union européenne sont remises en question, où les valeurs sur lesquelles elle se construit sont présentées comme des faiblesses, puisse cet espoir toujours animer les *homines bonae voluntatis* auxquels Huizinga se recommanda dans un autre *Monde bafoué*¹³⁸.

Écrits et travaux de Johan Huizinga utilisés pour la contribution

À l'aube de la paix. Études sur les chances de rétablissement de notre civilisation (1^{re} éd. : *Geschonden Wereld. Een beschouwing over de kansen op herstel van onze beschaving*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1945), trad. du néerlandais par Cécile Seresia, Amsterdam, Anvers, Éditions Panthéon S. A., 1945.

L'Automne du Moyen Âge, trad. du hollandais par Julia Bastin, précédé d'un entretien avec Jacques Le Goff, Paris, Payot & Rivage (coll. « Petite Bibliothèque Payot »), 2002 (1^{re} éd. : *Herfsttij der middeleeuwen. Studie over levens-en gedachtenvormen der XIV^{de} en XV^{de} eeuw in Frankrijk en de Nederlanden*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1919 ; 1^{re} éd. française : *Le Déclin du Moyen Âge*, trad. du hollandais par Julia Bastin, préface de Gabriel Hanotaux, Payot, Paris (coll. « Bibliothèque historique »), 1932).

Bibliographie du mouvement de la paix avant 1899 (listes provisoires) – Période : 1480-1776, rédigée par Jacob Ter Meulen, avec la collaboration constante de J. Huizinga et de G. Berlagei, La Haye, Bibliothèque du Palais de la Paix, 1936.

« Discours sur l'avenir de l'esprit européen », dans *L'Avenir de l'esprit européen. Entretiens de Paris, 16-18 octobre 1933*, Paris, Institut International de Coopération Intellectuelle – Société des Nations (coll. « Entretiens », 3), 1934, repris dans *Verzamelde Werken*, Leendert Brummel (dir.), t. VII : *Geschiedwetenschap. Hedendaagsche cultuur*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1950, p. 261-268.

Érasme, trad. du néerlandais par V. Bruncel, préface de Lucien Febvre, Paris, Gallimard (coll. « Les Essais », LXXII), 1955 (1^{re} éd. : *Erasmus*, New York, Londres, C. Scribner's Sons (coll. « Great Hollanders », 1) 1924).

¹³⁸ *À l'aube de la paix*, op. cit., p. 176.

[p. 206]

Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu, trad. du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard (coll. « Tel », 130), 1988 (1^{re} éd. : *Homo ludens. Proeve eener bepaling van het spel-element der cultuur*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1938 ; 1^{re} éd. française : *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, trad. du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, (coll. « Les Essais », 47), 1951).

Le Immagini della storia. Scritti 1905-1941, Wietse de Boer (dir.), Turin, Einaudi (coll. « Biblioteca di cultura storica », 1999), 1993, avec :

« L'elemento estetico delle rappresentazioni storiche », p. 5-31 (1^{re} éd. : « Het aesthetische bestanddeel van geschiedkundige voorstellingen », Groningue, 1905).

« Il compito della storia della cultura », p. 33-99 (1^{re} éd. : « De taak der cultuurgeschiedenis », dans Johan Huizinga, *Cultuurhistorische Verkenningen*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1929).

« L'arte dei Van Eyck nella vita del loro tempo », p. 103-154 (1^{re} éd. : « De kunst der Van Eyck's in het leven van hun tijd », *De Gids*, vol. 80, 1916, n^{os} 6-7, p. 440-462 ; p. 52-82).

Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps, trad. du néerlandais par J. Roebroek, S. J., préface de Gabriel Marcel, Paris, Librairie Médicis, 1939 (1^{re} éd. : *In de schaduwen van morgen. Een diagnose van het geestelijk lijden van onzen tijd*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1935).

Men and Ideas. History, the Middle Ages, the Renaissance. Essays by Johan Huizinga, trad. James S. Holmes et Hans van Marle, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1960 (1^{re} éd. : New York, Meridian books, 1959), avec :

« The task of cultural history », p. 17-76 (1^{re} éd. : « De taak der cultuurgeschiedenis », *Cultuurhistorische Verkenningen*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1929).

« Patriotism and nationalism in European History », p. 97-155 (1^{re} éd. : *Patriotisme en nationalisme in de Europeesche geschiedenis tot het einde der negentiende eeuw*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1940).

« À M. Julien Benda », dans *L'Esprit, l'Éthique et la Guerre. Suite à Pourquoi la Guerre et Pour une Société des Esprits. Lettres de Johan Bojer, Johan Huizinga, Aldous Huxley, André Maurois, Robert Wælder*, Paris, Institut International de Coopération Intellectuelle – Société des Nations (coll. « Correspondance », 3), 1934, p. 25-51.

Le Problème de la Renaissance, trad. Frédéric-Édouard Schneegans, s. l., Casimiro, 2015 (1^{re} éd. : « Het probleem der Renaissance », *De Gids*, vol. LXXXIV, n^{os} 10-11, 1920, p. 107-133 ; p. 231-255).

« Du rôle d'intermédiaire joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale », *Bulletin de la Conciliation Internationale (Centre européen de la dotation Carnegie. Division des relations internationales et de l'éducation)*, n^o 7, 1933, p. 813-838 (p. [59]-[84]).

Verzamelde Werken, Leendert Brummel, Willem Rudolf Juynboll, Theodor Jakob Gottlieb Locher (dir.), Haarlem, Tjeenk Willink, 1948-1953.

Bibliographie

Bloch, Marc, « J. Huizinga, *Herbst des Mittelalters. Studien über Lebens- und Geistesformen des 14. und 15. Jahrhunderts in Frankreich und in den Niederlanden*, Munich, Drei-Masken-Verlag, 1928 ; in-8°, XII-554 p., 16 pl. », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, VII, 1928, p. 33-35.

Boone, Marc, « *L'Automne du Moyen Âge* : Johan Huizinga et Henri Pirenne ou “plusieurs vérités pour la même chose” », dans Paola Moreno et Giovanni Palumbo (textes édités par), *Autour du XV^e siècle. Journées d'étude en l'honneur d'Alberto Varvaro*. Communications présentées en [p. 207] Symposium de clôture de la Chaire Francqui au titre étranger (Liège, 10-11 mai 2004), Genève, Droz (coll. « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège », fascicule CCXCII), 2008, p. 27-51.

Boquet, Damien, Nagy, Piroska, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil (coll. « L'Univers historique »), 2015.

Burke, Peter, « Huizinga, prophet of “blood and roses” », *History Today*, vol. 36, n°11, novembre 1986, p. 23-28.

Calvet, Yann, « Saint Paul Verhoeven, priez pour nous ! », *Éclipses. Revue de cinéma*, n°42, 2008, p. 50-58.

Di Filippo, Laurent, « Contextualiser les théories du jeu de Johan Huizinga et Roger Caillois », *Questions de communication*, n°25, 2014, p. 281-308.

Febvre, Lucien, « L'Érasme de Huizinga », dans Johan Huizinga, *Érasme*, Paris, Gallimard, 1955, p. 7-16.

Gagliardi, Jacques, *La Conquête de la peinture. À l'aube de la Renaissance, du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Flammarion, 2001 (1^{re} éd. : *La Conquête de la peinture. L'Europe des ateliers, du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Flammarion, 1993).

Hanotaux, Gabriel, « Préface », dans Johan Huizinga, *Le Déclin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1932, p. 3-7.

Hollier, Denis (textes présentés par), *Le Collège de Sociologie. 1937-1939*, édition revue et augmentée, Paris, Gallimard (coll. « Folio/Essais »), 1995 (1^{re} éd. : Paris, Gallimard (coll. « Idées/Gallimard »), 1979).

Hugenholtz, Frederik Willem Nicolaas, « The fame of a masterwork », dans Willem R. H. Koops, Ernst Heinrich Kossmann, Gees van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga 1872-1972. Papers delivered to the Johan Huizinga Conference* (Groningue, 11-15 décembre 1972), La Haye, Martinus Nijhoff, 1973, p. 91-103.

Jordan, Édouard, « Johan Huizinga. *Herbst des Mittelalters. Studien über Lebens- und Geistesformen des 14. und 15. Jahrhunderts in Frankreich und in den Niederlanden*, trad. allemande de T. Jolles Mönckeberg, München, Drei Masken Verlag, 1924. In-8° de VIII-522 pages et 14 pl. Prix : 9 Marks », *Revue de l'histoire de l'Église de France*, t. XI, n°53, 1925, p. 533-537.

Le Boulter, Jean-Pierre, « Georges Bataille, le Moyen Âge et la chevalerie : de la thèse d'École des chartes (1922) au "Procès de Gilles de Rais" (1959) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 164, livraison 2, 2006, p. 539-560.

Le Goff, Jacques, « À propos de *L'Automne du Moyen Âge* : entretien avec Claude Mettra », dans Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, Paris, Payot & Rivage, 2002, p. 7-21 (entretien paru pour la nouvelle édition du texte, Paris, Payot (coll. « Le Regard de l'histoire »), 1975).

Lemercier, Claire, Zalc, Claire, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2008.

Margolin, Jean-Claude, « Huizinga et les recherches érasmiennes », dans Willem R. H. Koops, Ernst Heinrich Kossmann, Gees van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga 1872-1972. Papers delivered to the Johan Huizinga Conference* (Groningue, 11-15 décembre 1972), La Haye, Martinus Nijhoff, 1973, p. 116-132.

Ortalli, Gherardo, « Riviste e ludicità / Learned journals and ludicity », *Ludica. Annali di storia e civiltà del gioco*, n°9, 2003, p. 7-9.

Otterspeer, Willem, « Huizinga before the abyss : The von Leers Incident at the university of Leiden, April 1933 », *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, vol. 27, n°3, automne 1997, p. 385-444.

Prosperi, Adriano, « Il volto della Gorgone. Studi e ricerche sul senso della morte e sulla [p. 208] disciplina delle sepolture tra Medioevo ed età moderna », dans Franco Silvestrini, Gian Maria Varanini, Anna Zangarini (dir.), *La morte e i suoi riti in Italia tra Medioevo e prima età moderna*, actes du colloque (San Miniato, octobre 2004), Florence, Firenze University Press (coll. « Collana di Studi e Ricerche », 11), 2007, p. 3-29.

Renoliet, Jean-Jacques, *L'Unesco oubliée : la SDN et la coopération intellectuelle, 1919-1946*, Paris, Publications de la Sorbonne (coll. « Série internationale », 59), 1999.

Réra, Nathan, *Au jardin des délices. Entretiens avec Paul Verhoeven*, Pertuis, Rouge Profond (coll. « Raccord»), 2010.

Richard, Anne-Isabelle, « Huizinga, intellectual cooperation and the spirit of Europe, 1933-1945 », dans Mark Hewitson, Matthew D'Auria (dir.), *Europe in Crisis : Intellectuals and the European Idea, 1917-1957*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2012, p. 243-256.

Rougemont, Denis de, *L'Amour et l'Occident*, édition définitive, Paris, Plon (coll. « Bibliothèques 10/18 »), 2006 (1^{re} éd. : Paris, Plon (coll. « Présence »), 1939 ; 1^{re} parution de l'édition définitive et augmentée : Paris, Plon, 1972).

Rougemont, Denis de, *Journal d'une époque. 1926-1946*, Paris, Gallimard, 1968.

Simons, Walter, « Johan Huizinga, *The Autumn of the Middle Ages*. Trans. Rodney J. Payton and Ulrich Mammitzsch, Chicago, University of Chicago Press, 1996, pp. XXII, 467 plus 45 black- and-white plates. \$39.95. », *Speculum*, vol. 72, n°2, avril 1997, p. 488-491.

Simons, Walter, « The *Annales* and Medieval Studies in the Low Countries » dans Miri Rubin (dir.), *The Work of Jacques Le Goff and the Challenges of Medieval History*, actes du congrès (1994), Woodbridge, The Boydell Press, 1997, p. 99-122.

Wendling, Thierry, « Graines de jeux dans les parterres du Collège de Sociologie », *Anamnèse. Revue des auteurs disparus*, n°8 : *Le Collège de Sociologie*, coord. Clément Poutout, actes des journées d'études (IMEC, Abbaye d'Ardenne, Caen, 12-14 septembre 2012), 2013, p. 201-215.

Wesseling, Hendrik Lodewijk, « From cultural historian to cultural critic : Johan Huizinga and the spirit of the 1930s », *European Review*, vol. 10, n°4, octobre 2002, p. 485-499.

Document audio-visuel

Verhoeven, Paul, *La Chair et le Sang*, [*Flesh + Blood*, Orion Pictures, 1985], édition collector, Metro-Goldwyn-Meyer, 2012.

« Entretien avec Verhoeven », réalisation de Véronique Martin, Filmedia, juillet 2012.